

Sommaire

Jeunesse

M. T. ANDERSON : *Interface* chroniqué par Éric Vial & Noé Gaillard 5

Science-Fiction

Stéphane BEAUVERGER : *Le Déchronologue* chroniqué par Pascal J. Thomas 7

Science-Fiction

Olivier BLEYS : *Canisse* chroniqué par Noé Gaillard 8

Fantastique Jeunesse

Pierre BOTTERO : *Les Limites obscures de la magie* &
Erik L'HOMME : *La Pâle Lumière des ténèbres* chroniqués par Éric Vial 9

Science-Fiction

Frédéric DELMEULLE : *La Parallèle Vertov & Les Manuscrits de Kinnereth*
chroniqués par Philippe Paygnard 10

Science-Fiction

Warren ELLIS : *Artères souterraines* chroniqué par Noé Gaillard 12

Fantasy & Littérature générale

Anatole FRANCE : *La Révolte des anges* chroniqué par Éric Vial 13

Essai

Stéphane FRANÇOIS : *Le Nazisme revisité, l'occultisme contre l'histoire*
chroniqué par Éric Vial 14

Science-Fiction

Valéry GISCARD D'ESTAING : *La Victoire de la Grande Armée*
chroniqué par Éric Vial 19

Science-Fiction

P. J. HÉRAULT : *Millecrabe Tome 2 : Le terrible hiver 1947*
chroniqué par Philippe Paygnard 21

Science-Fiction

L. L. KLOETZER : *CLEER Une fantaisie corporate*
chroniqué par Éric Vial & Noé Gaillard 22

Science-Fiction

Ursula LE GUIN : *Dons & Voix* chroniqués par Noé Gaillard 24

Jeunesse

Jean-Claude MOURLEVAT : *Le Combat d'hiver* chroniqué par Éric Vial 25

Science-Fiction

OKSANA & Gil PROU : *Cathédrales de Brume* chroniqué par Philippe Paygnard 26

Science-Fiction

OKSANA & Gil PROU : *Katharsis* chroniqué par Philippe Paygnard 27

Science-Fiction

Kim Stanley ROBINSON : *60 Days and Counting*
chroniqué par Pascal J. Thomas 28

Science-Fiction, Fantasy, etc

Fiction tome 11 (revue) chroniquée par Pascal J. Thomas 29

Essai

Science et Fiction, aventures croisées [catalogue d'exposition]
chroniqué par Noé Gaillard 31

Editorial

Au chœur du genre

Béret vissé sur la tête, verre de vin bien installé en face de lui, le Béarnais chante à la buvette. Et, insouciant du vacarme et de l'alcoolémie, il chante en général en trois voix, car ce Béarnais est multiple autant qu'anonyme et intemporel — on négligera le fait qu'il mène plus souvent désormais des camions que des moutons, et qu'il se fasse rare dans les Starbucks. N'empêche, ça m'a toujours assis (et même sans injection préalable de Jurançon), que des poignées de gaillards dont on n'attendrait *a priori* que des chansons de corps de garde puissent, dans des conditions hostiles, former le cercle et produire une musique relativement complexe — même si elle met en fuite bien des oreilles délicates, je n'arrive à la reproduire qu'avec l'aide de partitions et d'abondantes répétitions par de patients professeurs. Miracle de la transmission orale.

La musique peut être transmise oralement, elle surgit rarement spontanément. Les chansons les plus populaires du répertoire gascon chanté aujourd'hui, ou il y a cent ans, ont toujours une origine, souvent des auteurs identifiés, parfois récents. Cela n'empêche pas les pratiquants de s'en emparer, et de noyer l'idée d'auteur dans la répétition par bouche à oreille, comme la voix de chaque chanteur se fond dans le chœur — quand tout se passe bien.

Il y a quelques semaines, j'ai eu quelques échanges épistolaires avec notre épisodique collaborateur Jean-Jacques Régnier, sur la nature de la SF selon qu'elle se pratiquait dans ou hors du cercle ainsi dénommé. Et il me vient à l'esprit que la musique de transmission orale peut apporter quelque chose à notre propos.

Tout avait commencé avec une réflexion que j'avais lâchée dans une chronique de l'anthologie suisse romande *Dimension Suisse*, qui m'a paru, à la différence de l'anthologie historique assemblée par Jean-François Thomas, *Défricheurs d'imaginaire*¹, témoigner de la constitution d'une SF «de genre» dans la Suisse francophone : « *La SF suisse romande est en bonne partie « hors genre », faite de textes au contenu spéculatif mais sans conscience de se placer dans la tradition de la SF. Avant que le genre se constitue et prenne la place qui est la sienne aujourd'hui, c'était la seule qui pouvait exister. (...) La présente anthologie d'inédits, même si elle entrelace les textes des « jeunes » et des plus anciens, ou moins spécialisés, témoigne de la constitution d'un milieu SF romand.* »²

Et d'abord, un point de vocabulaire : j'ai parlé de *genre*. Les italiques sont là pour vous inviter à le considérer comme un mot étranger, à prononcer «jan'ré», et à prendre dans le sens qu'il a dans la critique américaine que j'ai pu connaître : relevant d'une catégorie identifiée comme tel, et entretenu en particulier par des pratiques commerciales (revues, collections, classement par les libraires...) Je n'emploierai pas le mot « genre » au sens de « forme littéraire obéissant à des règles précises » (exemple : le sonnet, la tragédie classique, le *haiku*), sens que lui donne une bonne partie de la critique française et, plus ou moins, Jean-Jacques Régnier (quiconque lit ces lignes s'est déjà rendu compte que je suis nul en français).

L'ami Régnier, donc, me répondait en décembre dernier : *Cette « conscience » est-elle une obligation ? La « constitution d'un milieu SF » également ?*

1. Cf. chronique dans KWS 65-66, juillet 2010, où je me livre déjà à des réflexions sur l'apparent désir de constitution d'une catégorie « science fiction suisse romande », de la part des anthologistes tout au moins.

2. Extrait de la chronique parue dans KWS 67, décembre 2010.

(...) *J'ai l'impression de retrouver là un phénomène dont je parle longuement dans un article paru dans Fiction tome 11 [automne 2010] (...) phénomène dont je pensais qu'il avait vocation à petit à petit disparaître : la symbiose entre un « genre » et un « milieu »...*

Son article, « En être ou pas ? », parle longuement de cette dialectique entre SF intra murs et extra murs à l'occasion de la parution du roman de Norman Spinrad, *Il est parmi nous*, et d'un certain nombre d'ouvrages français et de langue anglaise (dont *The Road*, de Cormac McCarthy, et *Cloud Atlas*, de David Mitchell, qui ont été élogieusement mentionnés dans nos pages, respectivement dans KWS n° 62-63, juillet 2009, et n° 58, novembre 2007). On notera que si Jean-Jacques Régnier trouve une moisson plus abondante de SF extra murs dans le domaine français, c'est sans doute qu'il connaît celui-ci beaucoup mieux !

Jean-Jacques Régnier et moi sommes d'accord sur un certain nombre de points : la SF à l'état de nature pré-existe à la constitution de la catégorie consciente (dont le point de départ peut être délicat à fixer), et continue d'exister, extra-muros, en compagnie de son homologue jardinée (« telle une mauvaise herbe hors des allées balisées », dit joliment JJR). Elle présente aussi des différences intrinsèques, discernables que l'on ait ou non collé dessus l'étiquette « SF » : moins standardisée, elle est aussi sujette à « redécouvrir la lune, le fil à couper le beurre et l'œuf de Colomb » comme le dit Eric Vial dans sa chronique d'un roman de Valéry Giscard d'Estaing (paru dans ce numéro) que je n'ai reçu que bien après mes échanges avec JJR et juste avant d'écrire ces lignes. Insolite coïncidence ? Non, phénomène bien connu de tous.

En ce sens, ma réponse à la question sur pourquoi je parle tant de la conscience d'un milieu SF est qu'un *genre* se constitue à coups d'outils de communication, et en même temps de formation de groupes (de lecteurs, d'auteurs, d'intermédiaires comme les

éditeurs et les critiques), qui produisent des effets susmentionnés sur la production littéraire : pour faire court, un dialogue permanent entre les textes, qui suppose un arrière-plan commun. De ces effets il est légitime de parler, quand bien même on voudrait ne s'intéresser qu'aux textes. Et on ne peut avoir ces effets sans tout « le milieu » qui les encourage, voire les produit. Norman Spinrad lui-même semble s'intéresser surabondamment au fandom qu'il excère tant.

Ce phénomène de dialogue permanent entre les textes, médiatisé par une communauté critique, ou plus largement productrice de paratexte, qui déborde largement celle des producteurs littéraires eux-mêmes, est peut-être être plus visible en SF qu'ailleurs, mais je ne suis pas convaincu qu'il soit unique. L'opposition souvent évoquée avec le roman policier demanderait à être étayée ; ce dernier connaît en tout cas sa part de phénomènes communautaires (avec le corollaire d'une relation difficile avec la culture officielle, ou *high culture*, ou culture hautaine si vous préférez).

C'est une caractéristique de notre civilisation industrielle que la culture populaire a opéré un glissement du mode de transmission par la base, oral et plus ou moins spontané, à un mode de diffusion commerciale, émanant de compagnies plus ou moins puissantes, mais structurellement obligées de gagner de l'argent par leur activité de reproduction. Il n'y a pas de frontière tranchée entre les deux : la transmission orale s'est appuyée sur les structures à sa disposition, et le fandom de toute sorte (et encore plus aujourd'hui avec le web) se réapproprie inconsciemment les modes de communication horizontaux de la transmission « traditionnelle ».

Et nous en revenons à nos chanteurs gascons. Ils ne dédaignent pas d'apprendre les textes à l'aide d'un

support écrit. Ils intègrent bien des chansons d'auteur à leur répertoire, mais l'auteur est vite oublié dans l'ambiance du chant collectif (et le texte ou la mélodie peuvent même subir des altérations au gré des interprétations). Dans la diffusion commerciale de la culture populaire, le cas extrême d'effacement de l'auteur est celui de ces œuvres (pulpes, bd...) écrites pour un éditeur sous un pseudonyme maison, sans que le créateur reste propriétaire de son œuvre. A un moindre degré, même si on rend aux maîtres reconnus des hommages appuyés sous forme de prix et d'invitations aux conventions, le fandom (multiple autant qu'anonyme et intemporel) placera toujours la SF au-dessus de l'affirmation de l'individualité de chaque auteur. Alors que cette individualité — son expression, son regard unique sur le monde — est souvent au centre du discours littéraire, et plus particulièrement de celui des auteurs.

Cet aspect n'est pas souvent souligné, mais je conjecture que le fandom, que le *genre* SF en général, a pu peser sur l'ego (forcément bien développé, s'agissant de créateurs) d'un certain nombre d'auteurs, que ce soit Spinrad, Fabrice Colin (cités par JJR dans le même article), ou un certain nombre d'autres ayant un jour clamé leur retrait de la SF, comme Harlan Ellison ou Robert Silverberg, eux-mêmes anciens fans hyperactifs. Il faut, je crois, prendre en compte la possibilité de cette coloration émotionnelle dans leurs réactions vis-à-vis des structures sociales de l'intra-muros — tout autant, et cela été souligné depuis longtemps, que des espoirs de gains financiers plus importants que pouvait leur faire miroiter la perspective d'une sortie vers le marché global de la littérature (espoirs en général déçus depuis, avec des exceptions comme celle, fameuse pour nous, de Michel Jeury).

Je n'ai pas encore abordé le cœur de la question de Jean-Jacques Régnier : la constitution d'un intra-muros de la SF est-elle une « obligation » ? Est-elle même désirable ? Il semble répondre par la

négative, en évoquant une disparition « petit à petit ».

Pour moi, il s'agit d'une affaire de goût personnel. On peut préférer la SF intra muros ou extra muros (la différence entre les deux se perçoit en général assez vite, même si des œuvres individuelles peuvent échapper à la classification). Et même aimer les deux. Se poser la question de si l'une peut exister sans l'autre, dans les deux directions : la SF intra muros est bien entendu née des œuvres, par définition extra muros, qui l'ont précédée, mais les œuvres de SF extra muros qui s'écrivent aujourd'hui ont perdu une part de leur innocence, et se réfèrent à un écho de la SF de *genre*, ne serait-ce que pour revendiquer haut et fort leur éloignement de cette prose plébéienne. Loin de moi l'idée de jeter la pierre à l'un ou l'autre (ou encore moins d'en souhaiter la disparition). Je me bornerai à constater que la constitution d'une SF intra muros est, tautologiquement, nécessaire à la production des œuvres (peut-être incestueuses !) que nous reconnaissons comme procédant de la SF de *genre*. Le vœu de constitution en *genre* que je fais à la SF romande doit être lu à l'aune des intentions que j'attribue aux anthologistes : les gens qui font des anthologies de SF extra muros ont en général, par le fait même de réaliser un tel choix, une adresse clairement située en les murs.

Il me reste, non à me justifier, puisque *de gustibus non disputandum*, mais à renouveler la déclaration de subjectivité à l'aune de laquelle vous devez lire toutes mes opinions. Sur un plan plus personnel, qu'est-ce qui m'a mené à aimer la SF ? Sans doute la lecture de *Sciences et Avenir* (auquel mon père était abonné quand j'étais petit, au milieu des années 60), et de quelques BD, dont Guy L'Eclair, qui paraissait en épisodes dans le quotidien *Le Provençal*. En dessous de beaucoup d'articles sur la bien réelle course à la Lune que se livraient à l'époque USA et URSS. Donc, la SF intra muros gagne aux points chez moi.

Un peu plus tard, je me suis mis à dévorer les rééditions de Jules Verne au « Livre de Poche » ; on peut le classer extra muros, mais il faut prendre l'époque d'écriture en compte, et on peut se demander si Verne n'avait pas déjà instauré à son profit une forme de standardisation — voire d'effacement de l'auteur en employant des nègres :-). Après des années de lecture de littérature pour jeunes et de BD où je cherchais finalement la SF partout où elle pouvait se nicher, je ne me suis mis à la lecture systématique des collections de SF qu'à partir de 1973 en commençant par Marabout, après un passage par Bob Morane et Doc Savage. Si bien que la Belgique est sans doute le pays de langue française qui m'a le plus influencé à mon insu.

Donc, je préfère la SF intra muros. Même si, gâtisme aidant, j'en viens à admettre que les littérateurs hors *genre* peuvent avoir plus de force dans la description des sentiments humains, ou tourner leurs phrases avec plus d'élégance (je regrette mes jeunes années où j'étais totalement insensible à ce genre de considérations), je reste émotionnellement plus attaché à la SF issue du *genre*. Parce que la littérature de *genre*, faisant avancer ses concepts à partir de la vie qu'ils ont vécue en son sein, me donne une forme plus pure de ma drogue. Et pour sentir les vibrations du chœur autour de moi, quand je m'égosille sans souci de délicatesse. Le printemps venu, je vous réexpliquerai tout ça en termes de bêchage et de désherbage...

—Pascal J. Thomas

Jeunesse

M. T. ANDERSON
Interface
(Feed)

Gallimard, « Pôle fiction »,
janvier 2011, 296 p., 6 €

Rien en quatrième de couverture ne venant en parler, je ne sais quel a été l'impact de ce roman au moment de sa première parution en France en 2004 (dans cette traduction de Guillaume Fournier ; l'original date de 2003). En tout cas, il a fallu attendre sept ans pour une édition de poche. Vu l'effet que ce roman m'a fait — à moi qui suis habitué à lire et doté par l'âge d'un cynisme certain — je comprends que l'on puisse hésiter à le proposer aux pré-ados.

Bref résumé : dans une société américaine où tous les individus sont « interfacés » dès leur plus jeune âge et conditionnés à consommer ou à regarder ensemble des programmes ineptes, les gens ne parlent presque plus, ils communiquent par interface. Titus rencontre Violet et ils sont victimes d'une attaque terroriste — un individu pirate leur interface et les utilise pour lancer des slogans anti-consommation. Mais Violet, qui a été interfacée plus tardivement que les autres, tombe malade et perd progressivement ses facultés. L'auteur nous présente les réactions de Titus aux tentatives de Violet pour lui faire prendre conscience du monde effrayant dans lequel il vit. En toile de fond, des États Unis devenus les ennemis du reste de la planète par la faute de leur attitude égoïste — ils détruisent des forêts pour implanter des usines à air .

Par courtes saynètes, par petites touches il dresse le portrait d'un garçon égoïste et insouciant qui comprend mais trop tard, et d'une jeune fille consciente de tout parce que ses parents l'ont éduquée de manière particulière. Un

roman — à mon sens — fortement réaliste quant aux comportements présentés et d'une rare violence sur le plan des sentiments décrits. Mais très loin de se situer comme le prétend la quatrième de couverture « entre humour noir et émotion ». Émotion sans doute, mais humour noir, rien n'est moins sûr.

Je ne saurais trop vous recommander d'offrir ce livre autour de vous, il est, à mon avis, de ces romans qui ouvrent les yeux, qui font se poser des questions.

Remarque : ce titre est le cinquième de la collection « Pôle Fiction » marqué de l'étiquette « Fantastique ». Sur les cinq, un seul m'a paru nettement plus faible que les autres : *Felicidad* de Jean Molla. Pour les autres vous pouvez les offrir sans crainte de rejet.

—Noé Gaillard

une seconde opinion...

Ca commence comme ces téléfilms où de jeunes américains font la fête entre un semestre d'études et un autre. Sauf que c'est dans un futur assez lointain (les prix indiqués en dollars supposent une certaine perpétuation de l'inflation) et au départ sur la Lune. Qu'on fait joujou avec l'absence de gravité (léger problème à résoudre... passons). Et que tout le monde semble relié à la Toile de façon permanente et intégrée par une interface. Icelle étant greffée à la naissance ou presque. Bon, on sait que certains n'ont pas les moyens, mais on les plaint vaguement et on n'y pense plus. L'interface permet des discussions silencieuses, à distance illimitée et avec envoi de pièces jointes si nécessaire. Elle permet aussi un e-commerce instantané. Ou un déferlement systématique d'informations et de publicités. Assez peu contrôlable, on l'aura compris. Un accès direct, en principe, à toute l'information. Encore que les compagnies commerciales qui veillent au grain préfèrent que nul n'ait accès à ce qui fâche, à ce qui déprime, à ce qui attriste. Pas trop à la

situation globale du pays, par exemple, ou à son image internationale.

Bref, que tout cela pourrait bien ressembler à une dictature molle. Ce qui est un chouïa politiquement correct, il faut bien l'avouer. Même si l'Ecole™ où on apprend surtout à être un bon consommateur, parce que de toutes façons l'information est à la disposition de tous, fait partie des choses que l'on souhaite voir cacher le plus longtemps possible à l'actuel (2011) ministre de l'Éducation nationale, même s'il n'a pas besoin de ça pour dérailler, encouragé par un président de la République qui ne se remet toujours pas d'avoir été mordu par une princesse de Clèves dans son enfance. Passons.

Il y avait là de quoi faire une pochade. Une nouvelle. S'y ajoute une sorte d'attentat, un débranchage sauvage de tout un groupe. La nouvelle s'étoffe. Et une fille à qui l'interface a été plus tardivement greffée qu'à d'autres ne s'en remet pas. Et glisse vers la mort. Ceci vu par son petit copain, le narrateur, qui a assez de défauts pour que le lecteur puisse se projeter en trouvant que lui-même ne se comporterait probablement pas comme ça, ce qui est toujours émotionnellement satisfaisant. On pensera éventuellement à *Love Story*. De là à en déduire qu'il s'agit d'une imitation sciencefictionnalisée de la littérature industrielle la mieux formatée qui soit, il n'y a qu'un pas. Même si c'est supposé plus adapté à l'état actuel de la société. Pas que ce soit si mal ficelé que ça, d'ailleurs... M'enfin... Comment dire ? Ca aurait pu faire une bonne nouvelle, sans doute.

—Eric Vial

Science Fiction

**Stéphane
BEAVERGER**
Le Déchronologue

La Volte, mars 2009, 396 p., 18 €

Vous n'aurez pas attendu mon article pour lire ce livre-ci ! Grand Prix de l'Imaginaire, concurrent sérieux du Prix Rosny aîné, le quatrième roman de Beauverger a tout pour attirer l'attention de la critique³. Et il impressionne d'emblée avec un style emphatique, tout en interpellation abrupte du lecteur et en archaïsmes assumés — le protagoniste et narrateur, après tout, fait corps avec son 17^e siècle, même si nous l'écoulement des années va se trouver démembré sous nos yeux.

Cette voix bien particulière du narrateur impressionne de prime abord. Nul doute qu'elle plaise. Mais pas forcément à moi. Un style uniformément tenu fini par me lasser, autant que le volume sonore peut assourdir. Les jurons blasphématoires (« Christ Mort ») ou les interpellations ironiques (« mes gorets ») perdent vite de leur force à la répétition. L'emploi de l'argot, toujours très éphémère, parfois millésimé, est risqué au sein d'une langue qui, sans être celle de l'époque du récit, cherche à l'évoquer. Je pense par exemple aux cas d'usage de ces mots arabes entrés en français au 19^e et 20^e siècles avec la colonisation de l'Afrique du Nord. La même remarque s'impose pour une unité de mesure comme le litre. Ceci dit, Beauverger est un écrivain bien trempé, immanquablement lisible, qui, s'il ajuste son tir, fera sûrement encore mieux.

3. On regrettera que dans sa forme, ce livre ne soit pas complètement satisfaisant : trop d'erreurs typographiques ou orthographiques, une maquette qui fait bon marché des marges...

Il est grand temps de parler du livre. Pour autant que ce roman soit narré dans le désordre, essayons de procéder par ordre. Protestant chassé de sa Saintonge natale par la politique de Richelieu, le capitaine Henri Villon a navigué vers les Caraïbes, où il pratique la guerre de course contre les Espagnols, ne dédaignant pas, comme ses confrères, la rapine et le trafic intéressé. Quand nous faisons sa connaissance en 1640, un groupe de marins français projette de prendre aux Espagnols le contrôle de l'île de la Tortue. Mais la fortune de la guerre et des rencontres font de lui un mercenaire au service de peuples aux pouvoirs de plus en plus étranges — tandis que se déclenchent sur terre des cataclysmes tels que seul la mer reste un refuge. Seules ancrées dans la mer déchaînée de sa vie, les plus fidèles de ses compagnons d'équipage, et Sévère, la femme dont il est tombé amoureux, originaire du peuple mystérieux des Targui et rejetée par eux.

Le Déchronologue ne repose pas sur le suspense : le titre, l'irruption dès le début de décrochages temporels ne laissent guère subsister de mystères. Au travers des chapitres réordonnés par l'auteur en un apparent désordre (en fait, on va suivre quatre ou cinq périodes de la vie d'Henri Villon, plus ou moins dans l'ordre au sein de chacune), c'est une intrigue assez linéaire qui se déroule : les hasards de la guerre manquent avoir raison de notre héros, il s'en tire grâce à l'aide d'un sauveur providentiel, devient contrebandier en technologie provenant du futur et mercenaire, et gagne ses combats avec une désarmante facilité jusqu'à la confrontation sans espoir (on le sait depuis le début) avec un Léviathan des mers, un porte avions américain venu du 20^e siècle. J'ai éprouvé un petit sentiment de redite en comparant les rôles des employeurs successifs de Villon, les Itza et les Targui, mais peu importe, on est tenu en haleine par l'exotisme, et par une galerie de personnages secondaires haute en couleur, avec une mention

spéciale pour le commodore Mendoza, adversaire aussi impitoyable qu'honorable, et finalement admirable.

Cet aspect linéaire de l'intrigue, toutefois, est totalement occulté par la mécanique de la narration. Le livre propose les chapitres dans l'ordre Prologue, 1, 16, 17, 6, 2... et ainsi de suite jusqu'à 24, 18, 25 et un épilogue. Le tout assorti des dates de déroulement des événements. Si cette structure imite la désarticulation temporelle qui touche tout le monde du roman, elle ne correspond pas à des voyages dans le temps des protagonistes, ni à des paradoxes temporels intégrés à l'intrigue (comme je l'ai dit, l'intrigue est linéaire, ce qui a déçu le fan de SF en moi). Ce n'est pas non plus une narration éclatée à la *Abattoir 5*, ou obéissant aux associations d'idées du narrateur comme dans bien des romans de Gene Wolfe. La clé du puzzle est donnée — et m'a beaucoup servi : les avanies de ma propre vie m'ont conduit à bouquiner Beauverger par bribes, sans toujours pouvoir bien me souvenir des pages déjà dévorées. Les retours en arrière (et donc, les bonds en avant) dans les péripéties m'ont été nécessaires, et un bon prétexte pour me pénétrer de la matière du livre. Je ne crois pourtant pas que l'auteur ait écrit avec à l'esprit un lecteur ballotté entre hôtels et aéroports ; la structure de son récit présente un autre avantage : il est utile, pour ménager ses effets, pour fixer l'attention du lecteur, de garder pour la fin du texte les révélations les plus cruciales, les moments les plus intenses. Mais la nature de l'histoire que l'on a à raconter ne permet pas toujours à de telles révélations de se situer au terme des événements. D'où l'abondance en littérature populaire des ellipses artificielles, des plans confiés à des plis scellés, des personnages au goût maladif du secret. Beauverger innove en plaçant son chapitre crucial de milieu d'intrigue... en fin du livre. Et ça fonctionne fort bien.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Olivier BLEYS ***Canisse***

Folio, « SF » n° 376, août 2010,
208 p., cat. F6

Ce texte que j'ai beaucoup de mal à qualifier de roman est présenté avec un bandeau qui met en évidence le nom de l'auteur. Un écrivain prolifique, multiples fois récompensé, et qui s'aventure en SF.

Si vous aimez le Kitsch, voilà de quoi vous satisfaire. Sinon vous risquez de trouver la comparaison avec Jack Vance (en quatrième de couverture !) un peu excessive.

Bref résumé : Khan, orphelin et Garde-pêche de l'Unité atteint d'une tumeur au stade terminal est envoyé à la retraite avec deux ans d'avance. Un certain Moox lui montre un œil géant de poisson et l'amène au frontières du système organisé sur la planète-océan où se trouve ce poisson. Là, les contrebandiers pêchent sans retenue tout ce qu'ils peuvent (on ne sait pas trop pourquoi) pendant que des indigènes essaient de survivre aux changements d'humeur de l'océan planète (à l'écologie peu claire) et aux « patineurs », que je qualifierai de scorpions d'eau, tout en se nourrissant de coquillages explosifs (!?). Un poisson géant est repéré et attaqué mais il se défend et Moox meurt, Khan lui est sauvé et soigné sur la seule île de la planète. Il constate que cette île est peuplée de beaucoup d'ex-garde-pêche. Et l'on finit par apprendre que Khan est orphelin parce qu'il n'est qu'un réceptacle...

Vous avez sans doute été étonnés de lire le mot Kitsch au début de cette chronique. Il relève d'un choix. J'ai, en effet, un peu hésité entre considérer ce roman comme une tentative de faire de la SF parodique mais la maladroite comparaison avec « les meilleurs textes de Jack Vance » m'a

laissé penser qu'il s'agissait d'un texte sérieux. Alors il ne me restait que Kitsch. Pour moi le Kitsch c'est l'art de l'hétéroclite assemblé pour donner une image de mauvais goût, bizarre, raté.

Ce qui me fait qualifier ce livre ainsi, ce sont les comparaisons que fait l'auteur. Un de mes petits camarades, auteur primé, passionnant et spécialiste de l'embrassade toulousaine expliquait dans une leçon d'écriture que si l'on inventait un monde il fallait le décrire au moyen de ses éléments. Sur une planète aux eaux acides et sans île, on trouve difficilement du bois, et les araignées y sont plus des araignées d'eau que des mygales. Or Olivier Bleys compare régulièrement des choses ou des animaux dans son court roman avec des éléments du nôtre. Exemple : « ... la mer avait pris tournure de champ labouré, puis d'un plissement alpin aux amples ondulations, enfin d'une carrière aux cavités profondes et aux éperons vertigineux. » Vous voyez ce que je veux dire ? (Côté « amples ondulations » j'aurais plutôt pris le Massif Central...) Et cela ne me semble pas très SF, tout au plus exercice de style raté, une erreur de jeunesse (comme dirait Sheckley). Il écrit aussi des choses indéniablement poétiques : « Même le poisson le plus véloce ne saurait bondir en une minute d'un pétale à l'autre de la rose des vents » ou « un gigantesque cercle d'écume dont le diamètre avoisinait celui de l'horizon. »

Amusez-vous bien...

—Noé Gaillard

Fantastique Jeunesse

Pierre BOTTERO
***Les Limites obscures
de la magie***

Erik L'HOMME
***La Pêle Lumière des
ténèbres***

(A comme Association)

Gallimard Jeunesse et Rageot,
octobre 2010, resp. 192 & 160 p.,
9,90 € le volume.

Il est difficile d'envisager deux chroniques séparées, même s'il y a bien des auteurs, deux histoires et deux héros. Les deux auteurs se coordonnaient, les deux histoires coïncident dans le temps, les deux héros se connaissent. Le décor est bien entendu le même, le principe aussi, et certains éléments sont vus successivement de deux points de vue. Et l'imparfait pour ce qui est des auteurs n'est pas une coquille, la présentation « en guise d'introduction » d'Erik L'Homme aux deux volumes expliquant que Pierre Bottero est décédé après que tous deux aient inventé le cadre et écrit chacun deux volumes, et qu'il a décidé de continuer l'aventure seul, en hommage. De faire vivre ce qui était l'association de deux auteurs, et l'est encore de deux éditeurs. En plus d'être le sujet de la série. A partir de là, d'ailleurs, il faut se prémunir contre la tentation facile de trouver les textes du mort supérieurs à ceux du vivant, ce qui est subjectif, en tous cas plus longs, ce qui est objectif.

Dans les deux cas, le narrateur est le protagoniste principal, adolescent d'un côté, tout juste post-adolescente de l'autre. Et dans la bonne tradition du roman populaire, il n'est pas encombré par une famille : l'un profite de l'aisance de parents absentéistes et un peu fêlés,

l'autre est orpheline, et coupée de ses origines puisque Canadienne à Paris. Ils sont différents, parce que tous les adolescents sont différents ; mais c'est là que l'on passe au fantastique, aux limites de la *fantasy*. L'une est « incassable », l'autre a un don pour la magie. Ils ont été repérés, recrutés par une organisation qui les forme pendant qu'ils mènent une vie en apparence normale, scolarité comprise (identification maximale oblige). Et qui les envoie en mission. L'organisation a en effet la responsabilité d'assurer la bonne coexistence, dans la discrétion la plus totale, entre les humains et les autres... vampires, trolls et *tutti quanti*, lesquels existent, discrètement, à côté de nous sans que nous le sachions : on est bien aux marges de la *fantasy* (la coexistence organisée) et du fantastique (l'irruption du surnaturel dans la réalité, mais avec effacement des traces et impossibilité de savoir la vérité, du moins pour la plupart des personnages mais non pour le lecteur, le personnage principal et quelques autres : on n'est pas tout à fait dans les règles traditionnelles du genre...). L'organisation, l'Association pour la nommer, fonctionne sur d'autres stéréotypes du roman populaire, convenablement décalés : immeuble discret, secrétaire omnisciente, « patron » bougon, réserve d'armes, magiques bien entendu, gérée par un original, fondu de papillons ici, et à laquelle on accède par un ascenseur camouflé en placard à balais. Et les missions des agents débutants, si elles peuvent prendre des tours inattendus, sont en théorie élémentaires : à eux de ne pas les transformer en catastrophes. A un vampire sous drogue, ou à des trolls procéduriers entendant détruire un lycée, s'ajoutent les maladresses des narrateurs, relative irresponsabilité du garçon, incapacités de la fille en matière de magie...

Bon. Cela fonctionne bien entendu beaucoup sur l'identification. Sur la décontraction de la narration. Sur les jeux de mots stupides du garçon. Sur les

ficelles au format de câbles de marine. Mais ça marche sur un supposé adulte déjà sénescence, on peut supposer que ça marchera sur nombre de jeunes... Et cela fait partie de ces trucs dont on n'avouera pas qu'on les a lus avec plaisir, parce que c'est trop gros, trop élémentaire, trop, trop, trop tout ça, mais qu'on a effectivement lu avec plaisir. On ne va pas demander mieux. On peut même attendre la prochaine paire de volumes, annoncée pour mars 2011, c'est-à-dire probablement après la sortie de ce numéro⁴ de KWS.

—Éric Vial

Science Fiction

Frédéric DELMEULLE
La Parallèle Vertov
Les Manuscrits de
Kinnereth

Editions Mnémos, « Dédales »,
respectivement
février 2010, 336 p., 20 € &
juin 2010, 286 p., 20 €

En étudiant de vieilles archives cinématographiques, à la demande de son oncle, Childebert Kachoudas a la surprise d'apercevoir ce dernier sur un film datant de 1910. C'est là le moyen qu'a trouvé José-Luis de Alméida pour prouver de manière irréfutable à son neveu qu'il a découvert le moyen de voyager à travers le temps. Cette astuce lui permet également de le convaincre de l'accompagner dans sa prochaine expédition temporelle. À bord du Vertov, un sous-marin nucléaire soviétique reconverti en machine à explorer le temps, les deux hommes s'embarquent ainsi à destination d'un lointain passé, plus précisément l'année

4. Après avoir avoué ce que tu dis ne pas avouer, tu essaies de me forcer la main sur la parution ? Ça va mal finir. —note du rédacteur-en-chef bougon, du fond de son immeuble discret.

117 apr. J.-C., dans l'espoir d'apercevoir l'Empereur Trajan. Sans véritablement renouveler le thème du voyage temporel, popularisé par Herbert George Wells et son incontournable *Machine à explorer le temps*, Frédéric Delmeulle joue et déjoue très agréablement des paradoxes temporels dans *La Parallèle Vertov*. Grâce à cette colossale machine à voyager dans le temps qu'est le Vertov, l'auteur entraîne ses personnages et ses lecteurs à travers diverses époques de notre histoire, dont certaines pourraient être à jamais modifiées par les interventions de ces téméraires explorateurs. Mais l'Histoire risque-t-elle réellement d'être changée par leurs actions ? Ou bien chacune de leurs ingénieries ne crée-t-elle pas une réalité parallèle qui coexiste alors avec notre monde ? Ce sont ces questions auxquelles Frédéric Delmeulle apporte une réponse dans *La Parallèle Vertov*, tout en laissant intelligemment planer certains mystères et en faisant apparaître de nouvelles interrogations au fil des pages. On se doit également de constater que *La Parallèle Vertov* est un livre particulièrement exigeant vis-à-vis de ses lecteurs. Il faut ainsi qu'ils aient la patience d'attendre presque une centaine de pages pour découvrir celui qui sera leur guide à travers les méandres du temps, Child Kachoudas. Il est également indispensable de lire jusqu'aux ultimes pages de ce roman pour donner tout son sens aux premiers chapitres de cette *Parallèle Vertov* et à l'enquête menée, de 1910 à 1945, par le journaliste anglais John Grierson sur un mystérieux homme d'affaires qui semble doué d'un très étrange don de prémonition. À cela s'ajoute un impressionnant changement de style lorsqu'apparaît le personnage de Child Kachoudas.

Par ailleurs, ce premier roman se révèle être le résultat d'une belle aventure éditoriale. En effet, avant de paraître sous les couleurs des Éditions Mnémos, *La Parallèle Vertov*, qui s'intitule alors *Nec Deleatur*, n'est, à l'aube des années 2000, que l'un de ces nombreux manuscrits

refusés par les éditeurs de SF de la place parisienne. Seul Gérard Klein manifeste un réel intérêt pour ce texte, regrettant sincèrement de ne pouvoir le publier dans sa collection « Ailleurs & Demain ». En l'absence d'éditeur conventionnel, Frédéric Delmeulle se tourne alors vers le micro-éditeur Éditeur Indépendant, en juillet 2007, qui lui permet enfin de publier ce premier roman. Et, c'est en proposant son deuxième manuscrit aux Éditions Mnémos, une suite non linéaire de *Nec Deleatur*, que Frédéric Delmeulle a l'opportunité de cette réédition revue et corrigée de son premier livre. Et il aurait été fort dommage de manquer, en plus d'une aventure passionnante, les multiples bonnes idées qui émaillent ce roman, à commencer par la personnalité rebelle et fascinante de l'intelligence artificielle du Vertov, à laquelle le romancier donne les traits holographiques de l'angélique Marlène Dietrich.

C'est avec regret que l'on quitte le monde de *La Parallèle Vertov*, dont la lecture se fait rapidement addictive. Et avec avidité qu'on retrouve le même univers dans *Les Manuscrits de Kinnereth*. Dans lequel Théodore Masterson, fonctionnaire international du Fonds des Nations Unies pour les Partenariats Internationaux, une agence méconnue de l'ONU, prend contact avec Sphinx et Yove, du CERHI (Centre d'Études et de Recherches historiques pour l'Image), pour soumettre à leur expertise des manuscrits retrouvés lors de fouilles dans le désert du Néguev, au sud d'Israël. Comme le leur indique Masterson, ces pièces archéologiques présentent un double intérêt. Selon les spécialistes qui les ont précédemment authentifiés, ces documents ont été écrits par l'un des disciples de Jésus de Nazareth et leur contenu est de nature à remettre en cause tout ce que l'on sait ou tout ce que l'on croit savoir sur les origines du christianisme. Par ailleurs, et cela est encore plus surprenant, ces manuscrits semblent comporter certains indices qui pourraient permettre

d'expliquer la mystérieuse disparition, dix ans plus tôt, de l'ex-compagnon de la charmante Sphinx, Childebert Kachoudas.

Après l'excellente surprise que constituait *La Parallèle Vertov*, Frédéric Delmeulle se devait de se surpasser pour satisfaire les nombreux lecteurs qui attendaient avec impatience les nouvelles aventures temporelles de Child Kachoudas. Avec *Les Manuscrits de Kinnereth*, le romancier la joue tout en finesse puisque, au premier abord, son nouveau livre n'est pas la suite directe de *La Parallèle Vertov*. En effet, on ne retrouve ni José-Luis de Almédia, décédé à la fin du premier opus, ni son neveu Child, qui semble perdu à jamais au cœur du temps. C'est donc à la recherche de ce dernier que Frédéric Delmeulle nous invite finalement avec ce nouveau thriller temporel. Entièrement renouvelée, la distribution des *Manuscrits de Kinnereth* réunit ainsi quelques personnages hauts en couleur, à commencer par les membres du groupe rock Swamp Thing, qui vont, autour de Masterson, Yove, Sphinx, sa fille, son beau-père et d'une intelligence artificielle amnésique, composer le nouvel et très hétéroclite équipage d'un Vertov fort opportunément retrouvé dans les sables du Néguev.

En plus d'une action parfois débridée, digne d'un film d'action hollywoodien, *Les Manuscrits de Kinnereth* offrent également une bonne part de réflexion puisque le nouveau voyage temporel du Vertov entraîne héros et lecteurs à l'aube du christianisme, lorsqu'un homme venu de Nazareth subit le supplice de la croix, meurt et, dit-on, ressuscite. Une époque qui est à la fois si bien documentée à travers les textes des Évangiles et si incertaine en matière de réelles preuves historiques. Force est de constater qu'en s'interrogeant ainsi sur la réalité historique du Christ, Frédéric Delmeulle se risque, dès son deuxième roman, sur des terres qui gardent encore l'empreinte indélébile de Michael Moorcock et de son *Voici l'Homme* (publié en 1969).

Fort heureusement, le romancier se sort plutôt bien de cette chausse-trappe, en usant de multiples retournements, parfois prévisibles, et d'autres beaucoup plus étonnants. Ainsi, de manière fort classique, il conduit ses lecteurs à s'interroger sur les raisons de présence de Child à l'époque exacte de l'apparition de Jésus, prophète, puis martyr. Le voyageur temporel est-il venu en simple spectateur ou bien est-il acteur de l'exceptionnelle destinée d'un homme né à Nazareth ? Alors qu'il finit par donner une dimension très inattendue à Théodore Masterson, celui qui semble n'être qu'un simple fonctionnaire international et qui joue le rôle de narrateur des *Manuscrits de Kinnereth*.

En conclusion, même s'ils n'ont pas le même pétillant que *La Parallèle Vertov* et même s'ils ne sont pas exempts de quelques défauts mineurs, *Les Manuscrits de Kinnereth* confirment le talent de conteur de Frédéric Delmeulle qui revisite avec ingéniosité l'histoire de Jésus et, au-delà, de l'Humanité tout entière.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Warren ELLIS
Artères souterraines
(Crooked Little Vein)

Au Diable Vauvert, 2010,
296 p., 18 €

J'ai un faible pour cette maison d'édition. Sans doute parce qu'elle n'étiquette pas les romans qu'elle publie et oblige au moins à lire la quatrième de couverture pour s'en faire une idée. Pour ce roman les mots suivants : « Un privé à la dérive », « une version de la Constitution des États Unis comportant des amendement écrits à l'encre *alien* invisible » m'ont directement poussé à l'achat et à la lecture séance tenante. Une courte notice sur l'auteur, précisant qu'il

avait participé comme scénariste au renouveau de Marvel dans les années 90 pour les séries *Fantastic Four* et *Iron Man*, faisait l'emballage cadeau. Seul bémol à mon enthousiasme la traduction du titre original par *Artères souterraines...*

J'ai dévoré et j'en redemande. Michael, privé à la dérive comme déjà dit, est contacté par le numéro deux étasuniens pour récupérer un livre *alien* qui permettrait à celui qui saurait le mettre en œuvre de remettre les États Unis sur le bon chemin, de faire disparaître toutes les perversions qui salissent l'amour. Parce qu'il est au bout du rouleau et qu'il a besoin d'argent, Michael accepte la mission et le voilà sur la trace du livre. Il part à l'aventure en compagnie de Trix, une jeune femme délurée qui fait une thèse sur les perversions sexuelles extrêmes délibérément vécues. Le couple va ainsi traverser l'Amérique et découvrir son état de déliquescence avancée. Michael va non seulement remplir son contrat mais trouver le moyen de sauver le pays et de conserver l'amour de Trix⁵. Le tout raconté avec un humour très *british*, ou pince sans rire si vous voulez dont je vous propose un exemple (il s'agit du chapitre 3, quand Michael dépense une partie de son salaire, *in extenso*):

« Une heure plus tard, je suis entré dans un bar de Bleacher Street et j'ai hurlé : « Allez, cent verres, c'est pour moi ! J'ai dit pour moi, tout seul ! »

Oh, qu'est-ce qu'ils m'ont mis dans la gueule.

Étonnant, non ? »

Pour ce qui est d'un rapport direct avec la science-fiction, j'ai pu relever : un rapport entre Benjamin Franklin et des *Aliens*, une référence intéressante à Alfred Bester (p. 239) et une autre à *2001, Odyssée de l'espace*. Personnellement je

5. Merci de ne pas vous offusquer de voir la réussite du héros dévoilée. Il va de soi que c'est la chute attendue quand le dit héros est un ringard. Mais ici ce qui compte c'est la victoire de ce que représente ce héros par rapport au discours tenu par son employeur (p. 251).

rangerai ce livre entre *Après la déglingue* de Ron Goulart (pour le privé déjanté) et *Langues Étrangères* de Paul DiFilippo (pour les perversions avec une touche de Palahniuk) le tout agrémenté d'un zeste de Sheckley (pour l'humour).

—Noé Gaillard

Fantasy et Littérature générale

Anatole FRANCE
La Révolte des anges

Rivages, « Rivages Poche — Petite Bibliothèque », mars 2010,
304 p., 8,50 €

Voilà qui peut sembler aux antipodes de la littérature de genre, et de tout ce qui peut nous intéresser ici. Un auteur classique, on ne peut plus académique de réputation. Vilipendé par les surréalistes, les révolutionnaires ; détesté aussi par les nationalistes, les intégristes de tout poil – il y a parfois quelques convergences, si on se souvient qu'Aragon était fils naturel d'un prédécesseur de M. Papon. Des imparfaits du subjonctif. Des titres de chapitre à l'ancienne, ne lésinant pas sur les références antiques, façon « Qui met tour à tour en scène Mira la voyante, Zéphyrine et le fatal Amédée, et qui illustre, par l'exemple terrible de M. Sariette, cette pensée d'Euripide, que Jupiter prive de sagesse ceux qu'il veut perdre ». Pis, le livre est du début 1914, après une prépublication l'année précédente, et a tout ce qu'il faut pour amuser l'historien : le portrait d'une grande famille catholique, conservatrice, nationaliste, antisémite pour ce qui est de la jeune génération (ceci dit, deux ou trois notations de l'auteur lui-même peuvent être désagréablement ambiguës), le conformisme ambiant, tout cela est d'une joyeuse férocité sous de dehors fort policés mais renvoie à un monde vieux de près de cent ans, avec quelques noms

propres qui ne diront sans doute plus rien à bien des lecteurs. Et des commentaires sur la peinture religieuse. Plus quelques vacheries sur les manipulations de l'opinion par un ministre jouant sur l'intoxication et la provocation politique. Et il faut attendre la fin du chapitre 9, sur 35 il est vrai, pour que le premier élément non-réaliste fasse son entrée – un ange comme on l'aura deviné ; jusque là, pour tout potage, on s'était contenté des déplacements inexplicables de livres dans une bibliothèque. De plus, l'histoire du monde des origines (et même avant) à nos jours, qui occupe quatre chapitres à partir du 18, pourra sembler assez éloignée de ce qui nous intéresse ici.

Et pourtant. Cette histoire même relève bel et bien d'une forme de *fantasy*. Elle part de la chute des anges révoltés, de Lucifer donc. En fait l'origine de l'humanité, qui est éveillée par eux. En fait aussi les dieux grecs et latins, Bacchus au premier chef, sans oublier Pan. Raconte la lutte contre les représentants du démiurge local, à peu près aussi sympathique que le boss mafieux imaginé par Christin et dessiné par Mézière dans *Valérian*. Et aussi limité à notre planète, qu'il réussit à mettre sous l'éteignoir. Etrille d'ailleurs au passage Réforme autant que Contre-Réforme. Se montre en tout ceci passablement ethnocentrique, d'un point de vue bouddhiste ou shintoïste, mais c'est une autre question. Bref, récupère le merveilleux chrétien et la mythologique antique, les tord un peu, les rassemble en un même récit comme l'avant et le revers d'une pièce. On a déjà vu ça dans des collections spécialisées, encore que « ça », en l'occurrence, ait de manière générale le mérite de l'antériorité. Et parallèlement à cela, dans le cadre réaliste du Paris de la veille de la Première Guerre mondiale, où rien ou presque n'annonce le massacre imminent, on a une sorte d'ancêtre de la *fantasy* urbaine, avec des anges dissidents, aux motivations variées, s'organisant plus ou moins, organisant leur révolte, se préparant à monter à l'assaut des cieux. Certes, le récit s'arrête à

ce moment-là, ou plutôt tourne court, car la fresque épique est esquissée, et a été préfigurée par le souvenir de la première révolte, celle d'avant même la création ; ce n'est donc pas par incapacité : ce n'est pas tout à fait le propos. Et la leçon finale, proprement libertaire, ou anarchiste si vous le préférez, l'impose. Autant vous laisser la découvrir.

Mais c'est bien de la *fantasy*. Et qui mérite qu'on la lise. Elle est redécouverte périodiquement, des éditeurs se lançant dans la réédition. Puis oubliée. C'est sans nul doute dommage. Cela mérite le coup d'œil.

—Éric Vial

Essai

Stéphane FRANÇOIS
Le Nazisme revisité,
l'occultisme contre
l'histoire

Berg international, 2008,
124 p., 28 €

Il y avait de bonnes raisons, universitaires et sciencefictionnelles (ou intérêts circonvoisins), de s'intéresser à cet essai. Depuis la réputation intellectuelle méritée de la maison d'édition jusqu'à la couverture empruntée à la bande dessinée de David Brin et Scott Hampton, *D-Day, le jour du désastre*, uchronie à base de *fantasy*. Et les liens avec la *fantasy*, justement, avec l'histoire secrète et avec d'autres carabistouilles ou calembredaines trop souvent voisines de la SF, et souvent tout à fait justiciables d'un traitement sérieux comportant un étrillage soigné. Las, ce n'est sans doute pas pour cette fois en ce qui concerne sinon l'étrillage, bien présent, du moins pour le sérieux. On a même un assez bon échantillon de ce qu'il serait bon d'éviter. Malgré l'annonce (p. 12) d'une volonté en théorie tout à fait louable d'archéologie et

de déconstruction : le simple affichage programmatique ne saurait pourvoir à tout.

Brièveté et maladresses font penser à un mémoire de maîtrise de naguère, de « master 2 » aujourd'hui, alors que l'auteur n'est pas à son coup d'essai, avec quatre ouvrages publiés en trois ans, sur l'ufologie et l'extrême-droite, le néo-paganisme, et la musique dite « européenne », et alors qu'une brève vérification googlesque le montre docteur en Science politique et vacataire à l'université catholique d'Angers, maison par ailleurs honorable. Il aurait par exemple pu être bon de définir ce dont il est question, pour le sujet lui-même cela aurait pu être fait autrement que par une énumération de brèves définition de l'occultisme (p. 9) énumération close par « l'approche universitaire dans laquelle nous nous situons » sans autre précision ni référence ; pour les détails, autrement par exemple qu'avec des explications comme (p. 96) « les fanzines, c'est-à-dire une publication artisanale et confidentielle sans dépôt légal » — ajoutons que si « mythe » est défini (tardivement, p. 99), c'est à partir du *Petit Larousse*, lecture certes estimable mais parfois un peu rudimentaire, et qui mène en l'occurrence à des conclusions un tantinet étranges. Il aurait pu être bon, aussi, de ne pas mélanger d'une part des chercheurs sérieux, le fait qu'il soient ou non estampillés comme universitaires important peu ici (on trouvera p. 96 l'ami Joseph Altairac), et d'autre part de purs idéologues d'ultra-droite ou des fumistes patentés pratiquant la polygraphie sans fil ni filet, et ceci sans indication permettant au lecteur de distinguer commodément qui est qui. Bon aussi d'éviter de convoquer des autorités (d'ailleurs discutables) pour asseoir des banalités, selon la technique du personnage du frère de Jesse James dans un album de Lucky Luke : bidonnage en moins sauf preuve du contraire, « Selon Mircea Eliade, tout mythe est relié au réel » (p. 101) vaut à peu près « Il pleut (*Hamlet*, acte 3 scène

1) ». Et bon aussi de ne pas malmener, parfois, le français, comme quand (p. 31) il est question de « pseudo-affirmation » pour une affirmation controuvée.

Il aurait pu être bon, enfin, d'éviter de se contredire de page en page. Ainsi, ce qui nous rapproche fortement de la science-fiction et/ou de ses banlieues, l'auteur fait (p. 41) du *Matin des magiciens* le point de départ du discours (de tout discours) sur le néo-paganisme ou l'occultisme nazi, et en expliquant par exemple (p. 103) que le scénario de *D Day* plus haut cité découle d'une phrase de ce livre (sans référence montrant que Brin a effectivement lu l'ouvrage) ; or il a indiqué auparavant (p.13 puis 51) que le « supposé 'néo paganisme' du nazisme a fait couler beaucoup d'encre dès la création de ce parti, en particulier dans les milieux catholiques », avec une note renvoyant à un numéro d'avril-mai 1924 des *Études*, la grande revue intellectuelle jésuite, ce qui est quelque peu antérieur, trente-six ans, une paille, au volume sus-cité. Cette propension à faire du *Matin des Magiciens* le point de départ de tout le sujet, même parfois autocontredite (cf. aussi p. 65) se retrouve ailleurs, comme quand on lit (p. 97), après un passage en revue de groupes supposés musicaux et en tous cas à références nazies, que « le livre de Pauwels et Bergier a donc [c'est moi qui souligne ; rien ne semblait aller en ce sens dans les lignes précédentes] joué un rôle, certes indirect, mais inspirant, dans l'élaboration de la conception occulte de l'histoire, et du nazisme en particulier, de ces musiciens » ; comme on touche à un sujet déjà étudié par le même auteur, on peut imaginer qu'il ne fait ici que résumer avec maladresse, et en sautant maintes étapes du raisonnement et maintes informations, ce qu'il a montré ou démontré ailleurs — mais dans ce cas, il aurait été judicieux de renvoyer le lecteur à des lectures complémentaires : les notes d'un ouvrage à vocation scientifique ont (entre autres) cette fonction. Toujours à propos du *Matin des Magiciens*, on peut s'interroger sur une phrase comme « les

émules de Bergier et Pauwels prirent leur prose pour argent comptant » (p. 66) qui évacue de fait la possibilité du pur mercenariat de plume, pour ne pas dire de la simple escroquerie consciente, à froid, destinée à exploiter le succès du livre supposé initial, et toujours possible à côté des hallucinations d'illuminés franchement nocifs mais sincères.

Autre relative incohérence, celle qui semble, sauf erreur, consister à s'en prendre à ceux qui parlent d'Hitler comme d'un médium (ceci sans trop distinguer qui le dit en y croyant ou qui suppose que lui y croyait) et non de troubles psychiques, pour conclure par « De fait, il fut à la mode dans les années soixante-dix d'interpréter la politique hitlérienne à l'aune de la psychanalyse » (p. 29). Il m'est difficile, même si c'est sans doute de la paranoïa instinctive liée au souvenir de quelques collègues universitaires, de ne pas soupçonner une opération de délégitimation de quiconque n'est pas l'auteur, par une double condamnation fonctionnant façon tenailles : parler de troubles psychologiques comme ne pas en parler revient à avoir tort.

Un amalgame douteux me semble fait également par l'auteur entre ceux qui parlent de dingues ayant après tout réellement existé et déliré sur des histoires de forces occultes d'une part, et ceux qui croient réellement aux dites « forces » et à « une guerre occulte menée par les nazis contre les nations occidentales » (p. 29), amalgame que l'on retrouve ensuite, même si ce pourrait alors n'être qu'une maladresse d'écriture (p. 75-76). Et ça continue : le néo-paganisme déjà évoqué fait l'objet d'un traitement quelque peu étrange. Il semble y avoir une farouche volonté de nier tout lien entre lui et le nazisme, dans des termes qui pourraient parfois laisser penser que l'auteur, consciemment ou inconsciemment, le juge plus condamnable que ce dernier, quand il parle de « cette accusation de néo-paganisme » (p. 42) ou écrit dans un style

discutable que « accuser de paganisme le national-socialisme est fréquent » (p. 41). Inversement, le même auteur semble en prendre plus ou moins la défense quand il explique que les néo-païens ont été persécutés par le régime nazi (p. 42), quitte à indiquer ensuite qu'en fait de persécution il s'agissait d'une unification forcée dans une confédération officielle, ce qui impliquait des difficultés pour certaines organisations (p. 52). Certes le régime nazi semblait effectivement pencher pour un « christianisme allemand » excluant l'Ancien Testament par antisémitisme (p. 43), d'où d'ailleurs l'intérêt pour le catharisme qui fait de même pour sans doute d'autres raisons, penchant que l'on peut expliquer par la nécessité de ménager les structurations séculaires de la vision du monde par les populations ; certes, on peut à bon droit affirmer que le dit régime a davantage visé une récupération nationaliste d'une mythologie germanique folklorisée qu'une reconstitution du paganisme (p. 45), ne serait-ce que parce qu'il a eu fondamentalement une visée parareligieuse destinée à se substituer à toute religion antérieure ; mais en même temps, il est délicat d'éliminer d'une pichenette, après les avoir évoqués, tels personnages délirants de l'entourage de Himmler (p. 47) ou d'affirmer que l'intérêt nazi pour l'occultisme, noté, reconnu, n'aurait aucun rapport avec les choix politiques, en particulier dans le cas de Rudolph Hess (p. 32). De même, il me semble que l'auteur se prend les pieds dans son propre tapis, en évoquant dans son style parfois assez spécifique « le supposé paganisme de la SS, qui est toujours sujet à caution » (p. 48), puis en expliquant qu'avec le temps l'aspect païen s'est dilué, puis que vers la fin de la Seconde Guerre mondiale cette même SS a insisté sur l'image d'une aristocratie païenne (p. 75), et qu'une imagerie de hard rock récupérant runes et symboles nazis est « directement tributaire du bricolage politico-religieux des SS » (p. 98). Le point culminant est peut-

être atteint avec l'usage semble-t-il au premier degré (p. 56-57) d'une définition « du » juif qui me semble clairement antisémite, a été empruntée à une vieille connaissance du monde des littératures de genre, doué par ailleurs, Pierre Gripari, et a été publiée par celui-ci dans la revue *Défense de l'Occident* en mars-avril 1975.

On trouvera bien entendu dans ce livre des choses mieux fondées et plus intéressantes — je ne parle pas ici de la longue fiche résumant l'histoire de la croix gammée (p. 36-39). Mais ces choses sont souvent exprimées trop rapidement, du moins à mon goût. C'est le cas à propos du nazisme comme religion, pseudo-religion ou religion séculière (p. 58-59) avec ses mises en scène (p. 61), encore que celles-ci soient supposées déboucher sur de véritables cultes après 1945 (p. 62) ce qui semble plus problématique, d'autant que l'auteur embraye alors immédiatement et une fois de plus sur *Le Matin des magiciens* (p. 63 sqq.). On trouve aussi quelques éclairages sur les présupposés de gens que nous nous sommes plus ou moins habitués à considérer comme de sympathiques farfelus ou d'inoffensifs escrocs, et qui sont bien plus inquiétants et déplaisants que ça, comme Charroux avec ses hyperboréens bons aryens, blancs comme il se doit, originaires de Vénus histoire de bien les distinguer des autres populations terrestres et des peuples et civilisations non-européens (p. 69-70). Ceci dit, ces indications débouchent vite sur un catalogue partiel de l'extrême-droite, ce qui a déjà été fait ailleurs, qu'il s'agisse de groupes néo païens néo druidiques obsédés par le « mondialisme cosmopolite », de Saint-Loup et autres ésotéristes néo-nazis à forte propension pour la vaticination délirante, éventuellement catharisme à la Otto Rahn, de Miguel Serrano, non moins répulsif et non moins « atteint », de délires sur le Graal et sur Monségur, de néo païens mus par un ruralisme antimoderniste et parmi eux d'un Jean Mabire ésotériste délirant sur Thulé ou l'origine circumpolaire des

Indoeuropéens, des liens avec le GRECE et la « nouvelle droite » des années 1970 (p. 74-86, passim), de dingues variés façon *Livre jaune*, d'antisémites à prétentions antireligieuses ou des prétendus *Protocoles des Sages de Sion* étudiés et démontés en détail par P. A. Taguieff (p. 77). Des généalogies que je n'oserai pas tout à fait qualifier d'intellectuelles, passant par la fin des années 1950 et mises en évidence par le même P. A. Taguieff sont rappelées (p. 81), sans d'ailleurs que soit interrogée l'articulation avec *Le Matin des magiciens*, toujours vaguement supposé source et origine de toute chose et de tout mal ou presque.

Cette sévérité globale, même si elle me semble mal appliquée pour ce qui est du dernier livre cité, me conviendrait bien, du reste, si elle ne me faisait m'inquiéter par contraste d'une assez étonnante mansuétude envers Julius Evola, avec recopiage des plaidoyers intellectualisants supposés montrer que son paganisme serait une ligne métaphysique et non un programme politique raciste et nationaliste (p. 69) et insistant sur la supposée complexité de ses rapports avec le nazisme (p. 83)... Parmi les antipathiques signalés, semble par ailleurs figurer p. 87-88, une maison d'édition d'extrême droite, dont l'audience réelle n'est pas estimée, mais qui si j'ai bien compris semble bénéficier de quelque indulgence car elle publie des textes hostiles à l'occultisme nazi, et accessoirement au *Matin des magiciens* : c'est peut-être un peu mince et déplacé pour une délivrance de certificat d'honorabilité.

L'impression de relative incohérence continue avec l'annexion au sujet (l'occultisme nazi, toujours) de choses pour le moins hétérogènes, depuis « Les Grandes Énigmes de l'occupation », collection de volumes de poche à forte reliure publiés par un éditeur me semble-t-il genevois et en tous cas spécialisé dans la vente par correspondance, jusqu'à des films comme *Ces garçons qui venaient du*

Brésil (p. 91), *Les Damnés, Salo, Portier de nuit* (p. 92) dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont d'ambitions et d'inspirations assez diverses, et que pour le dernier, le cul tout court semble sensiblement plus présent que l'occulte, celui-ci ne me semblant pouvoir être assimilé au sadomasochisme que moyennant des contorsions dont toutes ne sauraient être écrites avec précision ici sauf à choquer d'éventuelles âmes pures. Il explique par ailleurs, et cela nous ramène un peu moins loin de ce qui est en principe la thématique de KWS, que les théories de l'occultisme nazi ont été popularisées (terme redoutablement polysémique) par *Indiana Jones* (p. 93), que la bande dessinée n'a commencé à parler du nazisme que dans les années 1990, affirmation supposée assise par un résumé de *Hellboy*, on parle aussi rapidement de jeux vidéo, avant de passer à la spécialité du cuistot, la musique « européenne » dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a pas tout à fait le même impact public, ce dont on ne se plaindra certes pas. Histoire de lester davantage le propos, on assimile plus ou moins à ce dernier genre le « black metal nazi », apparemment peu différent dans l'esprit de l'auteur du Hard Rock, musique par ailleurs réputée « largement influencée par une littérature mineure, l'héroïc fantasy apparue à la suite de J. R. R. Tolkien » (p. 97) : on peut ne pas être amateur de *fantasy* et apprécier médiocrement et la généalogie et l'amalgame. Tout cela permet de parler ensuite des « différentes subcultures analysées précédemment » (p. 99) quand elles ont été à peine plus que mentionnées.

Par ailleurs, la transition entre le présent et les racines à géométrie variable, bergiépauwellsiennes ou antérieures, semble assurée par une lecture globale de l'évolution socio-intellectuelle du monde occidental qui laisserait pantois devant tant de puissance de synthèse si une voix insidieuse ne venait susurrer qu'il s'agit de pipeautage caractérisé : en effet, on a

l'impression que l'auteur diagnostique une poussée néo-nazie à partir de la mi années 1970, entre crise économique et fin des poussées révolutionnaire ou hippie ; il explique à ce propos que « l'époque devient nihiliste » et en veut pour preuve l'usage des symboles nazis par le punk (p.70-71) ; il évoque plus loin un tassement dans la décennie suivante avant une explosion de blogs et une « diffusion massive » (p. 106) qui confond d'ailleurs peut-être la mise à disposition non moins massive de délires rendus immédiatement accessibles par internet avec leur réel impact – même si, écrivant cela, je suis peut-être trop optimiste sur nos immédiats contemporains. Pour en revenir à son analyse, elle semble fort courte, et peu corroborée par les faits, en particulier bêtement électoraux ; d'autant que lui-même se replie très vite sur son discours un peu bancal centré sur les années 1960 (p. 74). En pratique, il semble se défausser sur P. A. Taguieff et sa *Foire aux illuminés* (ouvrage chroniqué dans KWS n° 55, novembre 2006) dont il semble cependant recopier en priorité les amalgames les plus abrupts et les plus éloignés du champ de compétence de cet auteur (p. 73).

Pour finir, il m'a semblé percevoir qu'un certain nombre d'idées générales étaient mises en avant. Ainsi, on lit (p. 99) que « les traits généraux de cette forme d'occultisme tendent vers le discours mythique » à partir d'une réécriture de l'histoire, sans qu'il soit précisé si le résultat relève de l'histoire secrète ou de l'uchronie, précision qui n'entre pas tout à fait dans le propos. Il s'agirait pour les néo-nazis, d'une réécriture (p. 100) consolatoire, mais surtout d'un moyen de comprendre l'incompréhensible (p. 101) d'où un curieux commentaire d'où il ressort que des gens ayant vécu une époque (présupposé d'ailleurs discutabile) devraient la comprendre (p. 102) et qu'on a affaire à « une frange de plus en plus acculturée de la population occidentale » (p. 103), ce qui pousse à se demander quel est le sens exact du

mot « acculturée ». Il invoque ensuite une « tactique de l'euphémisation du nazisme par l'occultisme » (p. 104), ce qui est assez curieux car quelques pages plus tôt, peut-être par maladresse, il semblait (p. 92) se plaindre de ce que « la SS [soit] devenue l'incarnation pure et simple du mal ». Et il conclut par les plus vastes perspectives intellectuelles, en expliquant (p. 106) que cette littérature peut s'inscrire dans un discours occultiste ou dans un discours de droite extrême, ceci sans d'ailleurs se demander quelle est la part de l'ésotérisme de bazar dans le néonazisme, et quelle est la part du néonazisme dans ce même ésotérisme.

Au total, il est des comptes-rendus dont la rédaction prend autant de temps que la lecture normale du mince ouvrage dont ils parlent. Ne serait-ce que parce que parfois, devant une note prise peu avant, on se demande si on ne s'est pas trompé, si cela ne veut pas dire autre chose, s'il ne faut pas aller vérifier, à cause de contradictions patentes, d'affirmations ne tenant pas la route, d'amalgames approximatifs. Et on en vient à se demander de quoi il s'agit au total. S'il s'agit de dire que le nazisme, ce n'est pas bien, peut-être n'a-t-on pas attendu ce livre. Quand on a par ailleurs quelques raisons familiales de le savoir, assez précises, on se sent même plus ou moins autorisé à s'énerver. A trouver qu'il ne suffit pas de se draper dans sa vertu et de condamner hautement le mal pour avoir tapé juste. A trouver accessoirement qu'à ce jeu, les feus Pauwels et Bergier finissent par apparaître comme des victimes, tant la charge contre eux est fondée sur des amalgames, des manipulations, des lectures de vingt-sixième main, des approximations etc. Et que le danger existe de voir des plaisantins malintentionnés instrumentaliser les maladresses et les pures bêtises pour révoquer en doute d'autres affirmations, voire voler au secours de l'imbécillité et de l'abomination, lesquelles, supposées étrillées par l'auteur, se retrouveraient renforcées (dans une mesure limitée,

n'exagérons rien, heureusement)... Perspective fort peu réjouissante mais hélas plausible.

—Éric Vial

Science Fiction

**Valéry GISCARD
D'ESTAING**
***La Victoire de la
Grande Armée***

Plon/XO, octobre 2010,
322 p., 21 €

Il semble que ce livre a fait relativement moins parler que les précédents du même auteur. Peut-être parce qu'il est moins mauvais : on a moins ricané. Ou parce qu'on n'a pas très bien su où le caser, entre histoire-fiction, roman historique, et la nuée d'ouvrages écrits ou signés par des hommes politiques présents, futurs ou passés et plus-que-passés. Et il semble que l'auteur ait voulu signifier qu'il ne s'agissait pas d'une uchronie. D'où on déduira qu'il ne sait guère ce qu'est ce genre – mais on sait qu'il a cette vertu, contrairement à la science-fiction classique, de ne pas absolument nécessiter une connaissance réelle de la production pour écrire un ouvrage intéressant, ou plutôt pour ne pas redécouvrir la lune, le fil à couper le beurre et l'œuf de Colomb.

On peut commencer par les ricanements. Les attaques *ad hominem*. Le côté un peu pathétique de la dédicace manuscrite imprimée sur chaque page 7. Un lien entre les fréquentes références à la mère du héros et la psychanalyse suivie autrefois par l'auteur. Le fait qu'il soit question de faire de Poniatowski le roi d'une Grande Pologne – mais on a vu bien pire depuis que le descendant d'icelui comme ministre de l'Intérieur, porte-flingue et porte-feu. Et une scène de réunion où Napoléon a un fauteuil au dossier plus haut que les autres, et relevé

encore par une estrade, ce qui pourrait renvoyer à un épisode minuscule mais qui avait fort courroucé Jacques Chirac. Et aussi des maugréments littéraires, parce que comme on pouvait s'y attendre les scènes d'amour sont calamiteuses, même sans Lady Diana ni auto-stoppeuse ; le style relève de la maison Harlequin, de façon manifeste, avec des phrases comme « Ses lèvres étaient douces et sentaient la framboise » : il y en aurait quelques autres, mais on ne les infligera pas au lecteur de *KWS*. On ajoutera que la double histoire d'amour est d'un machisme et d'une suffisance sociale assez désespérants, du moins pour qui a un cœur de midinette et souhaiterait que le futur maréchal-comte épouse sinon une bergère du moins une gouvernante – pure naïveté du reste de la part du critique fatigué.

On peut ensuite s'amuser à trouver quelques échos déformés de l'actualité, dont un appui futur à la Russie dans son expansionnisme aux dépens des Ottomans, autant dire de la Turquie, contrepied de ce que fut la guerre de Crimée, et pour lequel on peut toujours soupçonner un rapport avec certaines histoires d'ouverture européenne. Dont aussi quelques commentaires sur l'impossibilité d'une république en France, pays trop changeant et trop violent, et sur les avantages d'un empire libéral. Dont enfin une construction européenne avec déclaration de paix générale, sans les Anglais et sans les Russes (sans les Turcs non plus, on l'aura compris) mais avec siège à Strasbourg. Et sans doute constitution européenne demandant du génie pour sa rédaction, mais Goethe, disponible à l'époque décrite, ne l'était plus il y a seulement quelques années.

On peut enfin s'occuper de ce pour quoi il est question du roman ici. Donc de l'uchronie. De la volonté de refaire l'Histoire. De transformer une déroute en victoire. Ce qui pourrait renvoyer à quelques problèmes personnels, vieux de trente ans. Cela suppose tout de même de

reconnaître la décence, le bon goût, ou simplement la prudence qui ont conduit à ne pas imaginer une réélection en 1981. On ne ricanera donc pas trop sur un transfert sur Napoléon ; encore que l'abdication volontaire de celui-ci et le fait qu'il se concentre ensuite sur l'organisation de l'Europe puisse être une version magnifiée, repeinte, rectifiée, de 1981 et la suite vécus par VGE. En tous cas, les choses sont simples : Napoléon est à Moscou, et il a le trait de génie de ne pas y rester. Non pas de fuir, mais de rentrer, quitte à ce qu'il faille quelque victoire en cours de route pour que ce ne soit en aucun cas une retraite en bon ordre. Et il confie à un jeune colonel, promu général sur le champ et qui finira maréchal-comte comme déjà évoqué, une mission délicate : feindre avec ses troupes d'être l'arrière-garde, mais loin de la vraie, pour amuser les Russes, les désarçonner, les empêcher de comprendre ce qui se passe. L'essentiel de ce qui suit est la description de cette mission, avec intermèdes offerts par la gouvernante plus haut citée et par une noble dame polonaise, qui sera, elle, bel et bien épousée. Avec descriptions d'unités, passage par la forêt de Katyn, passage sans dégât de la Bérésina, escarmouches, loup réel ou supposé, et justification de la politique des repréailles avec mise à mort, mais ceci est une autre affaire. Tout ceci le temps que la Grande Armée sorte de Russie. Ce qui mène en gros à la page 230.

Reste la suite. Une abdication, une réorganisation de l'Europe, des projets non pas de paix perpétuelle mais de stabilité avant un affrontement futur avec l'Angleterre sur mer. Une uchronie nettement plus ambitieuse que le récit antérieur, et donc plus rapidement esquissée. Donc décevante pour ce qui est du récit, mais point de départ pour l'imagination, ce qui n'est pas totalement insatisfaisant. Tant pis si la construction n'est pas parfaite, elle ne l'était pas non plus dans l'uchronie commise par Philip Roth, auteur qui a pourtant une autre réputation, et un autre souffle. Cela se lit.

On peut en rester à des comparaisons au sein de l'Académie française, lieu où on sait qu'ils sont quarante à avoir de l'esprit comme quatre. Dans ces conditions, on dira que c'est certes en dessous de *La Gloire de l'Empire*, qui n'a pas grand-chose de napoléonien et est dû à Jean d'Ormesson. Mais que c'est infiniment supérieur au *Feld-Maréchal von Bonaparte*, machin de feu Jean Dutourd étrillé autrefois dans ce fanzine. Entre les deux, on trouvera certes de la marge...

Par ailleurs, on ne se demandera pas s'il aurait été question de ce livre ici si c'était l'œuvre d'un autre auteur : comme il s'agit d'une uchronie, sans doute ; à condition bien entendu qu'il ait dans ces mêmes conditions trouvé un éditeur – ce qui aurait sans doute été le cas, mais dans une maison moins connue sans doute, avec moins de couverture, avec moins de raisons d'en trouver trace et d'en entendre parler par la presse. Et j'en parlerais sans nul doute moins longuement, faute de référer bien des choses à ce que l'on sait ou croit savoir de l'auteur. Peut-être d'ailleurs est-ce ce qu'il faudrait faire. Ne pas se soucier de la signature. Même si c'est difficile. Et on aurait alors à lire une uchronie napoléonienne un peu inaboutie mais pas scandaleuse, propre à satisfaire l'amateur de roman historique avec intrigue vaguement amoureuse et description de batailles... Rien de déshonorant au total, ce qui pourrait signifier que le genre a des vertus.

—Eric Vial

Science Fiction

P. J. HÉRAULT
Millecrabe Tome 2 :
Le terrible hiver 1947

Editions Interkeltia,
 « SF-Uchronie », février 2010,
 396 p., 17 €

1947, le conflit fait rage entre les troupes d'invasion chinoises et les forces de défense européennes. La campagne éclair ardemment souhaitée par les assaillants s'est finalement transformée en une guerre de position où chaque mètre se gagne au prix du sang et de la mort. Éparpillés sur l'immensité du front, les membres de la famille Clermont luttent, comme la plupart des Européens, pour empêcher la colonisation de leur patrie par le redoutable envahisseur chinois.

Après un premier volume qui mettait efficacement en place le décor de son uchronie, une Europe unifiée par l'Empereur Napoléon Ier s'étendant de la pointe bretonne jusqu'aux côtes de Vladivostok, c'est avec un réel plaisir que l'on retrouve l'univers et les personnages imaginés par P. J. Hérault. Chacun des membres du clan Clermont joue parfaitement son rôle en permettant au lecteur de découvrir l'enfer des combats, sur terre comme dans les cieux, mais aussi le ressenti des civils à l'arrière, sans omettre les manœuvres politico-diplomatiques dans ce monde post-napoléonien.

On suit ainsi, avec une certaine distanciation, les tractations menées par le président européen Édouard Meerxel-Clermont avec les pays restés neutres qui semblent plus intéressés par les profits que ce conflit mondial peut générer pour eux que par une quelconque justice internationale. On est soulagé de voir que le capitaine Charles Bodescu-Clermont et ses compagnons d'infortune échappent

aux camps de la mort organisés comme solution finale au problème des prisonniers de guerre européens par les troupes d'élite chinoises. Enfin, on se retrouve au cœur des combats avec le chef de char Alexandre Pétri-Clermont et les pilotes Piotr Kalemnov-Clermont et Mykola Stoops-Clermont.

Au fil des pages, P.J. Hérault construit, avec méthode et efficacité, un monde cohérent, tant du point de vue de sa structure politique, qu'au niveau de son évolution technologique. Le seul reproche que l'on pourrait faire au romancier est d'avoir omis d'intégrer à son récit un point de vue chinois sur cette guerre, faisant ainsi des hordes jaunes un ennemi cruel et sans âme (comme dans les premières aventures de Blake et Mortimer qui datent de 1946).

Conçue comme un triptyque, la fresque épique de P. J. Hérault approche d'une conclusion qu'il ne faudra surtout pas manquer.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

L. L. KLOETZER
***CLEER Une fantaisie
corporate***

Denoël, « Lunes d'Encre »,
septembre 2010, 356 p., 23 €

L'objet, avec sa découpe — un mandala dans un demi-camembert — est une curiosité graphique. De quoi faire étrange et décalé sans faire SF. Ce qui est probablement le but du jeu. Et de fait, ce n'est pas de la SF. Ou presque. Parce que les références culturelles sont SF. Ne serait-ce que le programme d'un colloque où le groupe Limite, en concert, joue « si ce monde vous déplaît... » et où des communications s'intitulent « l'usage des armes », « une forme de guerre », « le non-1 » « le SLAN : un objectif

structurel » ou, pour les genres circonvoisins, « le prestige ». Ou parce que jusqu'à plus ample informé, aucun coin de Provence n'est couvert par une lavande blanche et phosphorescente. Pour d'autres éléments, je connais trop mal à la fois le monde de l'entreprise de pointe et celui des télécommunications informatisées non moins de pointe pour me prononcer, mais j'ai quelques doutes. Sérieux. Bref, on est sur le fil du rasoir du présent, un peu en avance sur celui-ci, mais dans les proportions qui auraient été acceptables dans un James Bond des glorieuses années 1960. Ou dans un feuilleton télévisé de la même époque. Ce qui place franchement dans la SF par rapport à une production nombrileuse et atemporelle.

Parler de feuilleton télévisé n'est cependant pas innocent. C'est la structure du livre : des épisodes concaténés. Deux héros, un homme et une femme. Chargés d'audits, ou quelque chose comme ça, dans un groupe protéiforme et imaginatif. D'interventions urgentes en cas de problème. Confrontés à tout ce qui ne va pas. A des suicides dans un super-système de vente assistée — et assistée par ordinateur. A des tensions, pour le moins, autour de la lavande transgénique plus haut citée. A quelque chose de bizarre en pleine forêt indochinoise. A des pépins dans une usine de bonbons utilisant des adjuvants discutables. Chaque épisode formant un tout. Une longue nouvelle à filmer. Avec, pour relier le tout, une métahistoire. Les deux personnages principaux. Leur hiérarchie, un peu étrange. Le service concurrent, pas vraiment sympathique ou vraiment pas sympathique. La structure même de l'entreprise, bien nébuleuse conformément aux règles de la modernité. Et puis toujours les deux personnages. Leurs relations. Ce qui aide à avancer. Ce qui accroche. Ce qui est efficace.

Bref, on marche, dans ce feuilleton au futur immédiat. Qui relève tout de même un peu de la SF. Qui affiche peut-être une ambition formelle exagérée (je parle de la

maquette du livre). Qui joue peut-être un peu trop à égarer le lecteur (mais on aime être égaré, ça fait partie du pacte de lecture). Mais qui a les vertus correspondant aux reproches mêmes qu'un esprit chafouin pourrait lui faire. Qui bénéficie de l'expérience d'écriture de son auteur, même (ou surtout) si c'est une expérience de feuilletoniste. Et qui pourrait bien, moyennant des trucages, être la base d'un bon feuilleton – qui ne sera jamais tourné, pour raisons de frilosité.

—Eric Vial

une autre opinion...

Il me semble avoir, lors de ma chronique du remarquable roman de Catherine Dufour *Outrage et rébellion*, signalé l'indigence de la couverture de Daylon. Je récidive à propos de celle de ce *Cleer*. La collection parvenait à une certaine unité, au moins par le biais des couvertures dessinées, et en voilà une qui tire le livre vers l'anonymat. Du gris, des rayures bleues genre parking, un demi-cercle en fenêtre ouvrant sur un rouge strié de traits courbes façon rosace, pas de quoi tirer l'œil, même à plat sur une table, surtout au milieu des publications de littérature générale du moment – c'est là que je l'ai découvert dans un des magasins de Joseph G. Autre handicap : le titre et le sous-titre. Même la quatrième de couverture ne parvient pas à nous donner une idée claire de ce *Cleer*. Une idée, un concept, une multinationale, une pure lumière... ? Le sous-titre mélange, pour moi, deux mots de français et un terme qui me renvoie à l'anglais, comme chante mon camarade Bobby Lapointe : « Comprend qui peut, comprend qui veut ».

Mais passé ce double obstacle, vous pouvez entrer en confiance dans un roman aux trois quarts passionnants. Trois quarts entre Ballard et Ayerdhal. Le Ballard de *Crash*, *IGH* et *L'île de Béton* et l'Ayerdhal de *Transparence*. Trois quarts où l'on découvre un univers nouveau et des personnages intéressants. L'héroïne :

Charlotte Audiberti est d'une rare densité, genre *profiler*. Sans doute parce qu'elle nous est présentée de l'intérieur et de l'extérieur. Vihn Tran, le héros, est plus commun ; il représente un autre aspect du genre consultant – Killer, joueur de go. L'un et l'autre règlent les problèmes posés à diverses branches de la multinationale qui les emploie. Avec une écriture adaptée au sujet – l'entreprise moderne – et à mon sens proche de celle d'Ayerdhal, les trois quarts de ce roman sont plaisants, denses. Pas un instant on ne peut avoir envie de décrocher. Et puis cela se gâte pour le dernier quart qui s'échoue dans un fantastique moderne et une fable écologique que les egos des protagonistes perturbent. Ce dernier problème, qui sert aussi de test à Charlotte, est géré de manière moins crédible, moins réaliste que les précédents. Le choix de Charlotte *in fine* conserve au personnage son côté sympathique mais manque de réalisme. Elle qui est si bien faite pour ce métier, comme elle l'a prouvé, comment peut-elle le quitter ?

J'espère que vous m'avez bien compris. Loin de moi l'idée de vous dégoûter de ce roman. Je suis persuadé que certains trouveront leur compte au dernier quart et apprécieront les trois premiers à leur pleine valeur.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Ursula LE GUIN

Dons

(Gifts)

Voix

(Voices)

(Chroniques des rivages de l'Ouest, vol. 1 & 2)

L'Atalante, *respectivement*
mars 2010, 220 p., cat. 3, &
septembre 2010, 282 p., cat. 4

Sur les rivages de l'Ouest dans les collines des Entre-Terres — c'est-à-dire là où vit un peuple de sorciers jaloux de leurs pouvoirs — certains peuvent allumer un feu, convoquer un animal ou guérir une plaie, pendant que d'autres peuvent tuer, asservir ou mutiler. *Dons* raconte l'enfance d'Orrec qui, en principe, a le pouvoir de détruire du regard. Orrec hérite très tardivement de son don, et encore ne le manifeste-t-il qu'en présence de son père (le don est héréditaire de père en fils, à condition d'épouser une femme de famille « douée »). Comme on le soupçonne d'avoir le même don sauvage que son grand-père — qui tua sa femme et devint fou — son père décide de l'aveugler pour éviter qu'il ne tue par mégarde. Heureusement, Orrec peut partager ses doutes et ses interrogations avec son amie Gry qui peut appeler les animaux. Pour ne pas atténuer le pouvoir de son père avec son don inutile et dangereux, le jeune couple choisit de descendre vers la vallée. Il suit aussi en cela les conseils du jeune exilé qui s'est un temps arrêté sur les collines avant de repartir. C'est ainsi en ados avertis que Gry et Orrec accompagnés d'une vache d'argent (blanche) partent vers la ville de Dunet. La ville d'où vient la mère d'Orrec qui ne possède pas le moindre don.

Avec *Voix*, nous sommes dans l'Ansul, presque à la limite sud des rivages de l'Ouest. La ville est occupée par les Alds à la peau pâle. Leur Dieu est servi par des prêtres qui détruisent tous les livres qu'ils trouvent, et ils sont venus pour tenter de détruire la bibliothèque locale, une des plus importantes connues. Avant l'invasion, le pays vivait de commerce en bonne démocratie et en suivant les oracles que seul savait lire le passe-mestre. Issue du viol de sa mère Décalo par un envahisseur, Némar est une jeune fille qui sait tracer dans l'espace les lettres qui permettent d'ouvrir la porte de la bibliothèque secrète où sont cachés tous les livres qui ont été sauvés. Y débouche aussi une grotte repaire de l'oracle. Orrec est devenu conteur (ou parleur) et charme aussi bien avec ses propres textes que ceux qu'il n'a entendus qu'une seule fois. Gry a dompté un tigre et sait toujours maîtriser les animaux. Grâce à son talent de conteur et aux textes qu'il choisit, Orrec séduit le chef des Alds. Le roi des Alds meurt et son successeur est moins religieux. Les habitants de la ville se révoltent et Orrec et le passe-mestre parviennent à calmer le jeu. Tout s'arrange et les livres vont pouvoir circuler de nouveau.

Difficile, à mon avis, de ne pas aimer Ursula K. Le Guin. Pourquoi ? Parce qu'elle n'impose rien. Elle n'assène pas un point de vue que l'on peut refuser. Si elle impose quelque chose c'est, à mon sens, des évidences... Tout cela parce qu'elle a placé ses personnages dans un monde particulier qui les contraints à un comportement précis. Ainsi lorsque l'on lit Le Guin c'est à son monde qu'il faut faire d'abord attention (certains de ses titres appuient mon idée : *Le nom du monde est forêt*, *L'anniversaire du Monde Terremer*, *Contes de Terremer*, quand ce n'est pas le fond du roman — *Les dépossédés*). Le Guin tisse des mondes pour y jeter des personnages différents et observer quelles étincelles cela produit. Elle nous donne ainsi à apprécier notre monde — et son fonctionnement — et à y

mesurer les différences. Bien sûr, c'est elle qui induit et choisit les éléments de sa démonstration, mais le résultat de son équation, c'est nous qui le déduisons. Ici elle nous propose d'intégrer un comportement individuel au comportement collectif. Comment puis-je être utile aux autres sans me renier ? Même si vous n'êtes pas d'accord avec le comportement d'Orrec et de Gry, vous ne pouvez nier qu'il est logique dans leur monde et que se poser la question est une bonne démarche.

Plus complexe et plus dense que *Dons*, *Voix* répète les théories et les espoirs de son auteur. Dit la force du mot entendu ou lu. Du mot qui fait rêver, qui apaise ou qui donne force et courage. La force des histoires inventées ou retranscrites. La puissance du verbe ici opposé à la croyance en un seul dieu et serviteur d'une multiplicité de dieux domestiques.

Le Guin est souvent récompensée par des prix littéraires (*Dons* a reçu le Pen/USA Award en 2005). C'est, je crois, parce qu'en plus des mondes, elle sait créer des personnages humains avec doutes et peurs, tributaires de leur environnement (paysage, climat, société, famille, croyances, histoire). C'est cette empathie qu'elle parvient à instaurer entre nous/lecteurs et ses personnages qui la rend si passionnante (imaginez de plus que nous ne lisons pas le texte original, mais une traduction due à Mikael Cabon). Elle réussit à nous faire entendre les voix de Gry et de Némar. Sans doute parce qu'il s'agit de femmes qui parlent en son nom à diverses étapes de la vie et les autres personnages féminins — moins présents — ont la même densité qui force l'attention. Les hommes sont plus des « fonctions » parce qu'ils sont présentés et vu à travers les yeux de Némar qui porte bien ses 17 ans...

En quatrième de couverture, on trouve la mention « Pour tous lecteurs à partir de 14 ans », et il est dommage de devoir attendre le printemps 2011 pour lire la suite et la fin ; on aurait bien aimé retrouver les trois titres avec emboîtement

pour Noël. Cette trilogie constitue une œuvre insidieusement édifiante ou didactique pour bon lecteur (aimant lire) : un bon cadeau en perspective.

—Noé Gaillard

Jeunesse

**Jean-Claude
MOURLEVAT**
Le Combat d'hiver

Gallimard, « Pôle fiction »,
octobre 2010, 422 p., 6,60 €

Première édition 2006

Dans une publication de diffusion normale, ou même dans la partie explicitement « jeunesse » d'une revue spécialisée, *Galaxies* au hasard, il serait normal de dire du bien de ce livre. Parce que le lecteur adolescent devrait bien se projeter sur les personnages, parce qu'on est effectivement entraîné dans l'histoire, parce qu'il y a quelques images fortes et, avouons-le, parce que le message global, une dictature de brutes défaite par l'art, la culture, le chant en l'occurrence, s'il est sans doute bien naïf, est fort sympathique. Autant dire que dans les cadres précités, c'est une lecture à conseiller⁶.

Mais nous ne sommes pas ici dans un des deux types de publications en question. Un fanzine est fait pour partager des enthousiasmes, mais aussi pour les joies de la tétracapillotomie. Pour les récriminations et les démontages. Et il y a à redire.

Passons sur la naïveté du discours central. Le problème essentiel réside plutôt dans la façon dont sont approximativement cousues quelques images, de fait assez fortes, ou quelques cas de figure efficaces du roman populaire ou de la littérature jeunesse : l'internat

6. Cf. chronique de la première édition de ce livre dans KWS n° 57, août 2007 —NdLR.

géré par de braves sadiques, héritage de la littérature du XIXe siècle mais aussi de réalités qui ont perduré fort avant dans le siècle suivant ; les jeux du cirque ; la révolte (qui, fatigue de l'auteur ou fatigue du lecteur, ne m'a pas semblé ce qu'il y avait de plus travaillé) ; les frustrations des bénéficiaires de la dictature, supposées expliquer leur brutalité ; des hommes-chiens policiers, et des hommes-chevaux frustrés mais d'une fidélité à toute épreuve... et puis des « consolatrices », figures magnifiées des correspondants d'internats. Il a fallu mélanger tout ceci. D'où une bonne dose de politique-fiction, avec enfants des victimes de la dictature élevés sous la surveillance de leurs bourreaux, et se retrouvant moteurs d'une révolte ; avec aussi quelque chose d'indéfini, entre manipulations génétiques (ce serait de la SF), espèces étranges (SF ou *fantasy* ?), et un bout de réalisme magique quand bouge le bout de ciel peint au plafond d'un cachot de l'internat... On ne contestera guère chaque élément, fût-il un pont-aux-ânes, fût-il un recyclage : il est alors appuyé sur d'autres plus originaux. Mais l'ensemble donne tout de même une impression étrange, comme si des morceaux d'histoire, ou des morceaux de bravoure, jugés insuffisants pour aboutir à une histoire suffisante, avaient été arbitrairement rapprochés, cousus, un peu rapetassés, mixés avec quelques éléments adventices, pour un résultat qui se laisse tout à fait lire, qui peut tenir en haleine, qui intéressera sans doute de jeunes lecteurs, contre lequel il n'y a pas de mal à dire, mais qui laisse tout de même un goût d'insatisfaction. Parce que l'horizon d'attente n'est pas adéquat, sans doute.

—Éric Vial

Science Fiction

OKSANA & Gil PROU
Cathédrales de brume

Black Coat Press, « Rivière
Blanche », novembre 2009,
488 p., 30 €

Véritable paquebot des étoiles, le *Bellérophon II* emporte dans ses flancs quelque 35 000 passagers, à travers l'espace contrôlé par la Ligue, vers la planète Altair XXXIV. Mais le voyage se termine de manière dramatique puisque le vaisseau, frappé par une pluie d'astéroïdes, est totalement désintégré. Seule une chaloupe de sauvetage échappe à la destruction. Malgré ses trois places standard, la navette Chrysaör 883 n'emporte à son bord qu'un seul et unique occupant nommé Amaranth Heliaktor. Lorsqu'il reprend connaissance, ce dernier découvre qu'il est littéralement piégé dans le sarcophage de survie qui occupe l'essentiel de sa navette. Dans l'incapacité de bouger, il s'interroge alors sur les énigmatiques raisons de sa survie.

La lecture de ces *Cathédrales de brume* fait instantanément naître des sentiments ambivalents. À l'évidence, il y a, dans ce livre de presque 500 pages, d'évidentes ambitions, notamment celle d'intégrer des théories scientifiques reconnues à sa trame romanesque. Mais il y a également des choix de forme et de style qui rendent laborieux le décryptage de cette longue errance à travers l'espace.

Parmi les petits détails qui dérangent, il y a d'abord cette idée de mettre en exergue de chacun des trente-cinq chapitres de *Cathédrales de brume*, ainsi que de son prologue et son épilogue, une citation qui est censée donner la couleur de chaque subdivision. Il y a également cette prédilection pour un vocabulaire recherché, substituant ainsi des mots rarement usités à des termes plus

courants. Il y a enfin cette décision d'affubler certains personnages de noms et de prénoms peu communs à commencer par les deux héros que sont Amaranth Heliaktor et Emmigraphys, son artificielle compagne.

L'aspect *hard science* des *Cathédrales de brume* fait également quelque peu long feu. En effet, même si Jean-Pierre Luminet, directeur de recherches au CNRS, fait en guise de préface un brin de vulgarisation et rappelle, qu'avant Gil Prou et Oksana, d'autres artistes ont intégré la physique quantique à leurs évocations de l'espace (y compris *Star Trek* et *Stargate*), il est très difficile pour un lecteur vivant dans un monde à quatre dimensions (si l'on inclut la dimension temporelle) de concevoir, à partir d'une simple description écrite, des univers à cinq voire à dix dimensions.

Fort heureusement, il reste une dernière dimension de ces *Cathédrales de brume* où Oksana et Gil Prou se révèlent plus convaincants, celle des rêves. En effet, piégé dans son sarcophage de survie, maintenu en vie par une substance merveilleuse (l'omphalium) pour une durée dépassant l'entendement, Amaranth Heliaktor dispose d'un dispositif qui permet de donner consistance à ses rêves sous forme de protoplasmiques holographiques. Il va donc au fil des ans et des siècles de son errance construire des mondes de rêves et parfois de cauchemars qui lui permettent d'échapper à la folie. Des univers oniriques qu'il peuple de créatures imaginaires et de résurgences de figures historiques. Héraclite, Pic de la Mirandole, Attila, Jim Morrison et bien d'autres font ainsi, plus ou moins longtemps partie des étranges passagers du Chrysaör 883. Hétéroclite et intrigant, l'équipage final de la chaloupe de l'éternité n'a vraiment rien de réaliste puisqu'il réunit, autour d'Heliaktor et d'Emmigraphys, un extraterrestre de l'espèce des Daedalus nommé Centipède, Taskhäärh le crocodile du Crétacé, Sophonisba une hétéroclite vénitienne du

XVI^e siècle, Astrée et Céladon les bergers imaginés par le romancier Honoré d'Urfé (1567-1625).

Premier roman publié du duo Oksana-Gil Prou, ce livre est bien loin d'atteindre la perfection, pourtant le personnage d'Amaranth Heliaktor, si peu disert et si souvent taciturne, se révèle au final plutôt attachant et, en faisant quelque effort, on finit par avoir une certaine envie de savoir quelles sont les entités qui jouent ainsi avec son destin et quel sera son avenir au-delà de ces *Cathédrales de brume*.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

OKSANA & Gil PROU
Katharsis

Editions Interkeltia,
« AnticipaXion », février 2010,
380 p., 16,50 €

Juillet 2033, Katharsis, un groupe d'éco-terroristes, menace le monde, car il estime que « l'Homme a failli à sa mission ». Pour empêcher la catastrophe climatique annoncée depuis des lustres, il ne laisse que dix-huit jours aux autorités internationales pour réformer l'humanité en accédant à trois requêtes essentielles : réduire les émissions de gaz à effet de serre de 50 %, arrêter la déforestation des zones tropicales et mettre fin à l'esclavage économique. Face à un tel chantage, que certains ne veulent même pas prendre au sérieux, Katrin Thoroddsen, secrétaire générale de l'ONU, doit faire preuve de sang froid afin de gérer une crise internationale et une fin du monde annoncée.

Partant d'une idée intéressante et totalement dans l'air du temps, Oksana et Gil Prou livrent un roman qui, pour un thriller écologique, manque singulièrement d'énergie. Délaissant l'action pour le débat, les deux auteurs

laissent leurs multiples personnages, parfois à peine esquissés ou dont le potentiel dramatique n'est pas pleinement exploité, s'engluant dans des discussions répétitives, ressassant les mêmes arguments qui ne font guère avancer l'intrigue malgré l'implacable pression d'un compte à rebours vers l'Apocalypse. Plus que le fond, c'est définitivement la forme qui pêche, principalement à cause du manque de naturel de dialogues trop intellectualisés, du choix d'un vocabulaire trop recherché pouvant parfois conduire à quelques fâcheux contresens. Car, il ne suffit pas de baptiser ses personnages de prénoms aussi peu communs que Elisea, Euphrosyne, Eurydice, Lysimaque ou Oxyandra pour les rendre obligatoirement intéressants. Quant au recours fréquent aux notes de pied de page, surtout au début du livre, pour expliciter un terme peu commun, il n'est pas sans rappeler l'usage immodéré qu'en faisait Jimmy Guieu dans certains de ses romans. Citer Paul Valéry, Pascal, Héraclite ou Jim Morrison, comme faire appel à la théorie des cordes ou aux œuvres apocalyptiques de Monsù Desiderio, ne permettent pas forcément de rendre convaincant un récit qui manque singulièrement de corps et d'âme, malgré les évidentes bonnes intentions des deux auteurs.

Il est enfin fort dommage que les martionauts de la navette spatiale Olympus Mons, en route vers Mars, se révèlent si bavards lors de leurs apparitions et qu'ils soient si absents du final de *Katharsis*, alors qu'ils représentent l'une des dernières et hypothétiques chances de survie de cette Humanité qui a failli à sa mission.

Katharsis fait irrésistiblement penser à ces films à petit budget, parfois pleins d'idées et bourrés de bonnes intentions, mais que le manque de moyens oblige à remplacer les scènes d'action ou d'effets spéciaux par de longs et ennuyeux dialogues d'exposition délivrés sans conviction par des comédiens de second ordre.

Qu'il soit envisagé comme le moyen d'une prise de conscience ou bien comme un thriller écologique, ce deuxième roman co-signé Oksana et Gil Prou ne parvient assurément pas à convaincre et il ne fait ni trembler, ni même frémir.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

**Kim Stanley
ROBINSON**
***Sixty Days and
Counting***

Harper (UK), 2007, 506 p., £ 6.99

Première édition : 2007, USA.

Ce roman clôt la trilogie « du climat » de Kim Stanley Robinson. Après l'inondation de *Forty Signs of Rain* et l'hiver sibérien de *Fifty Degrees Below*, nous n'avons plus droit à d'exceptionnelles calamités, mais plutôt aux lueurs d'espoir évoquées par le début de la présidence de Phil Chase, le sénateur progressiste (et excentrique) pour lequel travaille Charlie Qubler. En soixante jours, il a fait le pari de changer la façon dont les Etats-Unis sont gouvernés — et leur influence négative sur le monde et le climat.

A de nombreux points de vue, ce livre est le prolongement des deux premiers volumes. Le projecteur reste braqué sur l'ami de Charlie, Frank Vanderwal. Notre biologiste a abandonné ses côtés les plus excentriques (la recherche d'une explication mathématiques aux habitudes d'accouplements des humains, la vie dans une cabane construite dans les branches d'un arbre), mais passe son temps à retrouver Caroline : leur coup de foudre mutuel n'empêche pas cette dernière, employée des services secrets, d'utiliser toutes ses ficelles professionnelles pour disparaître — elle se sait menacée par des confrères peu scrupuleux. Tout cela sera

résolu en fin de livre, tout comme le sera, plus ou moins, cette intrigue secondaire (!) qu'est le sort du peuple américain, et celui de l'atmosphère et des océans.

Si sur ce dernier point Robinson est volontiers utopiste — et sans doute bien optimiste, comme le suggère la comparaison avec la présidence de Barack Obama dans le monde réel —, la substance du livre réside moins dans les événements qu'il décrit (et les quelques surprises qu'il réserve, à propos de Diane Chang, du petit Joe Quibler ou des Tibétains) que dans sa description de la vie, et des réflexions qu'il glisse dans ses digressions. Les lectures de Frank servent de prétexte à moult citations d'Emerson ; nous avons droit à un grand chapitre de randonnée dans les Sierras californiennes ; et à beaucoup de pages sur la tension entre le travail de Charlie (conseiller politique) et ses obligations de père au foyer. Sans que jamais cela devienne ennuyeux, je vous rassure ! Même si j'ai éprouvé un petit regret à ne pas retrouver autant de choses sur la National Science Foundation que dans le premier volume.

Au cas où ce genre de politique-fiction à court terme (il faut bien appeler les choses comme elles sont) ne vous tenterait guère, j'attirerai votre attention sur un point amusant : une bonne partie des articles sur l'avènement des armes nucléaires en 1945 recueillis dans *Solution non satisfaisante*⁷ tournaient autour de la question d'un gouvernement par les savants. Dans son roman, Robinson imagine une autre version d'un gouvernement par la science — motivée par un autre danger (le réchauffement), qui lui aussi menace de rendre la planète invivable. On ne quitte pas un instant les questions centrales de notre domaine.

—Pascal J. Thomas

7. Chroniqué dans KWS n° 65-66. Cette nouvelle de Robert Heinlein sert de point d'accroche à une étude sur les rapports entre SF, science et politique autour du Manhattan Project.

Science Fiction, Fantasy, etc

Fiction

tome 11

Anthologie périodique, Les
Moutons Electriques, automne
2011, 340 p., 19 €

En tant qu'édition française du vénérable *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, le *Fiction* d'aujourd'hui, comme son ancêtre de chez Opta, publie une grande majorité de textes traduits de l'anglais. On me pardonnera, pour une fois, de noégaillardiser et de commencer cette chronique par une note technique.

Connaissez-vous le sens des expressions suivantes ?

« en bas du corridor » (p. 53, il s'agit d'un couloir qui est parfaitement horizontal)

« teint à la ficelle » (p. 180, puis deux autres fois dans le même texte)

« disques longue durée » (p. 183, ne cherchez pas du côté des nouvelles technologies, nous sommes dans les années 1970)

« le seul endroit que j'avais appelé chez moi » (p. 198, c'est de la fantasy, il n'y a pas de téléphone)

« il sauta sur ses pieds » (p. 200, en parlant d'un personnage jusque-là assis)

« voilà qui paiera pour votre voyage » (p. 276, il ne s'agit pas d'une personne mais d'une rentrée d'argent attendue)

« place de marché » (p. 323, nous sommes dans l'espace et il s'agit de transactions électroniques)

« elle venait pour moi » (p. 329, dans le cadre d'une scène de combat entre machines, pas d'un rendez-vous amoureux)

Une indication : traduisez tout ça en anglais mot pour mot, et considérez-les comme des idiomatismes anglais.

Oui. Ça va mieux ? Effectivement, là on décode : plus loin dans le couloir ; *tie dye* ; trente-trois tours ; le seul foyer que j'aie connu ; il se leva d'un bond ; voilà qui paiera votre voyage ; marché [sens boursier] ; elle me se dirigeait vers moi (j'ai choisi de vous épargner bien d'autres perles, comme ces « frondes » qui doivent être des rameaux de fougères [*fronds*], ou l'emploi du verbe « engager » dans le sens de « fiancer »). Je ne comprends pas comment André-François Ruaud, qui maîtrise le français infiniment mieux que moi, n'est pas malade de voir polluer sa langue par de tels barbarismes.

Et je ne parle pas des fautes d'orthographe toujours nombreuses, qui se changent parfois en fautes grammaticales qui mettent en péril la cohérence d'une phrase — passage intempestif du passé simple à l'imparfait par exemple. Ayant lu ce tome 11 dans l'avion et dans des salles d'attente, je n'ai pas toujours eu le loisir de prendre autant de notes que j'aurais voulu. Ces exemples sont grappillés au hasard, et ont eu le mérite de me faire faire un peu de gymnastique mentale (quelle est l'expression anglaise qui se cache derrière cette tournure ?) mais témoignent d'un problème qui ne s'atténue pas avec le temps, celui de la qualité des traductions dans *Fiction*. Car pour chacune de ces impropriétés flagrantes, il y a (à mon humble avis) beaucoup plus de phrases maladroites qui sentent le calque, et remplacent le plaisir de lecture par le désir désespéré d'accéder au texte original anglais, pour le comprendre et l'apprécier vraiment. La seule explication que je vois est que ni André-François, ni aucun locuteur natif du français⁸, ne relit les traductions de *Fiction*. Or Les Moutons Electriques publient des livres jolis et assez chers, par des auteurs souvent intéressants ; on aimerait que le même soin soit porté à leur texte qu'à leur maquette.

8. Qui pourrait certainement relever beaucoup plus d'erreurs que moi, parce que moi, vous savez, *lo francés, me'n bati las colhas, e l'anglés tanben*.

Ce numéro de *Fiction* est très bon, et repose sur un choix de haute volée de textes et de critiques. On notera d'abord une poignée de piliers, tous pratiquant une SF indiscutable. Thomas Disch, avec un texte agréable qui tourne court (mais l'occasion de sa mort imposait un hommage, agréablement complété par un texte de James Sallis, qui s'élève entre autres contre le fait que la critique ait réinterprété le recueil *Le Mur de l'Amérique* à la lumière du suicide de son auteur ; le fait est toutefois que la nouvelle-titre, ici publiée, s'achève par une sortie inexplicée). Robert Silverberg donne un texte ciselé (comme toujours), un voyage dans le temps qui ne mène nulle part après un début très prenant. Trop zen pour moi. Joe Haldeman est fidèle à lui-même : beaucoup d'humour, de l'irruption totalement SF dans notre univers prosaïque, une résolution sardonique. Je prends toujours mon pied à lire Haldeman. Gene Wolfe nous refait la Nativité, et on l'aura compris dès les premières lignes, mais c'est comment il va l'amener et ce qu'on peut devenir du monde où se déroule le récit qui en font tout le sel. Comme toujours, il y a de la transposition d'identité, et même si ce n'est pas un sommet de l'œuvre de Wolfe, c'est sacrément (pardon) bon.

Le « ton » *F&SF*, s'il y en a un, réside sans doute dans les contributions de tout un groupe d'auteurs moins célèbres, à l'imaginaire décalé. Howard Waldrop pourrait être leur porte-drapeau, s'il n'était plus excentrique que la moyenne, et son récit de la découverte ambiguë d'un contact extra-terrestre via un artefact technologiquement dépassé est, à mon sens, au niveau du fameux « *The Ugly Birds* ». Terry Dowling livre un texte assez ballardien qui m'a moins convaincu (plus, cependant, que la majorité des exercices de ballardisme contraint du *Bifrost* récemment consacré à l'auteur britannique, cf. chronique dans *KWS* n° 67). Peter S. Beagle est excellent, c'est de

la *fantasy* donc pas ma tasse de thé, mais j'aurais quand même adoré si ce texte n'était celui du numéro qui a le plus souffert d'une traduction calamiteuse, cf. plus haut.

Plus intéressant encore, ce numéro est l'occasion de découvrir des inconnus talentueux. Alex Irvine frise le fantastique via le pouvoir mystérieux de la peinture, mais ne m'a pas touché. Ruth Nestvold pratique un humour grinçant à la *Galaxy*, très efficace — et très contemporain, puisque fondé sur l'énervement qui peut vous saisir quand vous essayez de vous y retrouver dans un mode d'emploi interactif. James L. Cambias produit un très bon *space opera* à la Varley, dont les personnages sont tous des robots — ils obéissent aux lois de la robotique, mais ne se privent pas de s'en moquer. Enfin David Moles, avec un texte très efficace, ambiance un peu à la Iain M. Banks, préoccupations écologiques, structure astucieuse, clins d'œil linguistiques, bref, que du plaisir (et c'est plutôt bien traduit pour une fois, par quelqu'un qui connaît l'anglais et le français, Bruno Bordier).

Fiction présente peu de rubriques, mais avec une touche d'originalité. Les portfolios (trois dans ce numéro) sont aussi intéressants que divers. Un nouveau chroniqueur littéraire, Nicolas Lozzi, a des préoccupations tellement orthogonales aux miennes que je songe sérieusement à utiliser ses jugements comme anti-guide — c'est-à-dire en lisant systématiquement les textes qu'il condamne. Ou alors, il fait dans la provoc'. Jean-Jacques Régnier livre un article de fond, « En être ou pas ? », qui pose des questions sur la pertinence du cadre SF, en restant trop prudent pour arriver à des conclusions tranchées (voir mon éditorial pour un autre point de vue sur le sujet). Enfin, nous avons droit à une foisonnante et réjouissante interview de Roland Wagner par Sarah Doke.

J'espère que cette description schématique vous aura donné envie d'ouvrir ce numéro — en tout cas, il paraît difficile à l'amateur sérieux de SF en

français (plus ou moins) de ne pas s'y abonner.

—Pascal J. Thomas

• abonnements

un an (2 tomes) : 36 €, deux ans (4 tomes) : 70 €.

Les Moutons Electriques, 245 rue Paul Bert,
69003 LYON

Essai

Science et Fiction, aventures croisées

Universcience & La Martinière,
octobre 2010, 234 p., 29,90 €

Ce catalogue peut paraître onéreux mais c'est avant tout indispensable, que vous ayez l'occasion de voir l'exposition ou non (à la Cité des Sciences, Paris, du 21/10/2010 au 03/07/2011). Et pour une fois la quatrième de couverture est irréprochable.

Indispensable donc, parce que c'est bien présenté. Des doubles pages associant côte à côte des visions différentes d'une même chose, des pages noires, textes en blanc, pour recenser des données, des chapitres clairs et une iconographie de rêve qui a le bonheur de laisser de côté bien des images que nous connaissons depuis belle lurette. Si vous cherchez du Virgil Finlay vous n'en trouverez pas dans ce catalogue.

Indispensable parce que le choix des thèmes et/ou des sujets est intelligent et dense : L'espace-temps, l'Homme divisé en deux parties a) Homme et société, b) les extra-humains et enfin les Machines. Vous avez remarqué, j'espère, que nos extra-terrestres habituels sont fort justement devenus les extra-humains que notre anthropomorphisme fabrique ce qui leur ôte une partie de leur singularité (?!). Je vous laisserai découvrir les autres sous-parties et les annexes — fort bien renseignées — pour m'arrêter sur l'une

d'entre elles qui se situe page 98 et s'intitule : « Klingon, novlangue et nadsat : la science-fiction et les langues ». Elle est bien illustrée par les Klingon et des images tirées de 1984 mais elle présente aussi une page manuscrite de *Surface de la Planète* le roman de Daniel Drode — un des premiers, avec Régis Messac au moins, à tenter l'invention d'une langue correspondant au monde de ses personnages. Vous trouverez dans l'article une bonne introduction à la lecture du dernier Jeury que je ne saurais trop vous recommander encore...

Indispensable enfin pour la qualité et les connaissances de ceux qui signent les articles.

Qualité scientifique d'abord. Seuls deux auteurs sur 17 ne sont pas bardés de titres universitaires, ou conservateurs. Et ces deux auteurs sont — par ordre alphabétique — Claude Ecken et Francis Valéry, que les amateurs du genre connaissent bien et qui signent ici deux belles contributions.

Si je devais ne retenir que deux de ces contributions vous avez compris que la première concerne l'article sur les langues. La seconde est signée par l'astrophysicien de service, Roland Lehoucq qui arrive à me faire appréhender des notions dont la grandeur mathématique m'est singulière. Nos fictions trouvent, avec lui, un justificatif scientifique compréhensible — voir sa contribution au genre par sa collaboration avec Claude Ecken : *Mission Caladan* (éditions Le Pommier).

Dernière remarque : ce catalogue est distribué en librairie, ce qui le rend accessible partout.

—Noé Gaillard

KWS

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pthomas@cict.fr

Les numéros 1 à 63 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).